
Embras(s)ez-Moi...



Contexte :

Un duo, entre Elle et Lui... Ou peut-être est-ce un... duel...

Lui ? Il est psychiatre, alcoolique et, visiblement, en mal d'amour.

Elle ? Elle est sa patiente, excentrique et aimant jouer des tours.

Sa méthode à lui ? Des séances courtes, uniquement avec des femmes, sans doute dans l'espoir de trouver un jour l'âme sœur. Sa méthode à elle ? Ces séances courtes, uniquement avec sa flamme, sans doute dans l'espoir de percer à jour son cœur.

Qui écoute qui ? Qui " soigne " qui ? Qui ?...

Personnages :

- Lui : docteur... Au minimum la trentaine. Habillé décontracté, dans l'idéal en noir et blanc. Son charisme est de surface, c'est un homme qui plonge dans les ténèbres. Il est perdu entre la réalité et les fantasmes, clown parfois triste qui jouera toutes les étapes du deuil.

- Elle : mystérieuse... Elle a du charisme et un port altier. Ses seules couleurs possibles devraient être le rouge, le noir ou le blanc. Elle est plutôt en robe, avec du rouge à lèvres. Elle a un long manteau noir à Jardin, elle ne cessera de varier de ton. Ange aimant ou chat qui joue avec sa proie.

- La personne du public : dans l'idéal, un complice, la régie, peu importe.

Notes sur les didascalies : Une grande partie du sel de la pièce vient de la variation des tons entre les personnages : de l'humour un peu sarcastique, voire crétin, à l'étonnement total en passant par les jeux de séduction, l'exploration de certaines étapes du deuil (déli, colère, etc...). La manière de voir les variations de ton s'imposera aux acteurs et au metteur en scène, à l'écoute, pour la dynamique du duo. C'est la magie du théâtre et le choix de l'auteur de ne pas forcer une direction... Certaines notes de mises en scène colorent par contre le jeu des comédiens, il faudra sans doute remplacer des dialogues si elles ne sont pas respectées... En parlant de couleur, chaque scène pourrait être teintée d'une couleur de l'arc-en-ciel, dans l'ordre, pour finir soit sur l'indigo, soit sur le rouge, le vert, couleur interdite étant celle d'Hommage à Berltot.

Table des matières :

Scène 1 : Embrassez-moi, Page 4

Scène 2 : Son portrait à lui, Page 15

Scène 3 : Son portrait à Elle, Page 26

Scène 4 : Hommage à Bertolt, Page 40

Scène 5 : Animus / Anima, Page 50

Scène 6 : Inversion, Page 60

Scène 7 : Le manteau noir, Page 71

Fins alternatives : page 82

Notes de l'auteur : page 86



Embras(s)ez-Moi

*

Scène 1 : Embrassez-moi

Il entre dans la pièce à jardin... Le décor est sobre : un petit divan à jardin, une chaise et un bureau à cour, sur ce dernier il y a une boîte, une bouteille de whisky et un verre ; elle est assise sur le divan depuis le début de la scène, fière, altière, noble, faisant face au bureau et à la chaise.

Il s'arrête derrière elle, la regarde. Elle ne cille pas. Petit silence. Il sourit.

Lui : Voulez-vous m'embrasser ?

Silence. Elle ne répond pas.

Lui, plus fort : Embrassez-moi...

Elle, toujours stoïque : Ça dépend. Qui veut m'embrasser ? L'homme ou le docteur ?

Lui : Les deux.

Elle : Je ne suis pas certaine, pour l'instant, d'être intéressée par avoir une relation avec les deux personnes que vous êtes, docteur.

Lui : Il ne s'agit pas d'une relation. Il s'agit de m'embrasser.

Elle se retourne pour le regarder.

Elle : Vous embrasser comment ?

Lui : J'embrasse plutôt bien. Je ne suis pas du genre à être envahissant avec mes lèvres, j'aime respecter certaines frontières et...

Elle : Non, embrasser E R pas E Z, je vous demandais : dans quel sens voudriez-vous que je vous embrasse ?

Lui : Définissez.

Elle : Ben, vous savez bien docteur, il y a plusieurs manières d'embrasser. Embrasser un ami, un enfant, juste une connaissance ou un collègue... embrasser un amant.

Lui : Sommes-nous une seule seconde tout cela ?

Elle le fixe quelques secondes et son regard se reporte vers le bureau.

Elle : Je suppose que oui, si je vous embrassais...

Lui : Et vous ne savez pas comment il faudrait embrasser un docteur ?

Il fait le tour et va se poser sur le bureau, pour la regarder en face.

Elle : Bien sûr que je le sais : comme un sauveur... Mais encore faudrait-il que vous ayez les moyens de le faire.

Lui : Je suis docteur.

Elle : Tous les docteurs ne réussissent pas à sauver leurs patients. Parfois, c'est même l'inverse qui se produit : ce sont les patients qui sauvent les docteurs.

Lui : Comment-cela ?

Elle : Ils leur redonnent de l'humanité. Ils les reconnectent avec le réel, la lumière qu'il y a au fond de chacun, ils montrent les profondeurs de l'âme... des choses parfois bien plus importantes qu'être juste des cas cliniques qui rentrent dans des catégories statistiques. Imaginez combien cela serait bizarre que vous arriviez ici en me disant : d'après les statistiques, j'ai 56 % de chances de vous soigner, 3 % de chances que vous tombiez amoureuse de moi et 1 % de chance que l'un d'entre-nous finisse par tuer l'autre.

Lui : D'où tirez-vous ces statistiques ?

Elle, un peu allumeuse : Laquelle vous intéresse le plus ? Celle où l'on tombe amoureux ou celle où l'un d'entre-nous finit par tuer l'autre ?

Il sourit, sort un stylo et un carnet et les pose sur le bureau. Il ne note rien. Il attend. Elle regarde le stylo, le carnet, le visage du docteur et ne dit rien. Il reste posé proche d'elle devant le bureau.

Lui : Vous n'allez pas me demander ce que je vais gribouiller dans mon carnet pendant que nous avons cette conversation ?

Elle : Je suppose que mon silence a été clair.

Lui : Vous n'êtes pas intéressée par explorer les ressorts de ma psyché en essayant de décrypter les dessins ou les notes qui vont vous concerner ?

Elle : Non.

Il sourit encore.

Elle : Et par ailleurs, je vous sens plus du genre à faire vos listes de courses ou à écrire des bouts de phrases, des bouts de textes, comme ça, porté par le vent des paroles de vos patients.

Lui : À quoi serviraient ces paroles ?

Elle : À écrire des chansons. Vous avez la tête de quelqu'un qui a toujours voulu écrire des chansons mais qui n'a jamais osé. Vous me faites penser à tous ces gens trop pusillanimes pour croire en leur talent, ou pire, trop orgueilleux pour oser risquer l'échec en sautant le pas de la création.

Lui : Vous pensez que j'ai peur de l'échec ?

Elle : Vous avez commencé en me demandant si je voulais vous embrasser.

Lui : Et alors ?

Elle : C'est comme si vous vouliez vous rassurer, comme si vous aviez déjà besoin de vous projeter dans le futur de notre relation. Vous savez très bien ce qu'il en est des relations que vous pourriez entretenir avec moi ou n'importe laquelle de vos patientes et vous préférez tenter directement de voir si cette phase un peu trouble pourrait exister. Oui. Vous avez besoin d'être aimé par ceux que vous traitez. Ce qui est plutôt une qualité. Et comme vous avez dit que vos lèvres n'étaient pas envahissantes, je suppose que vous n'abusez pas de vos patientes. Vous êtes juste à la limite de ce qui devrait être raisonnable. Votre timidité vous empêche d'aller plus loin.

Lui : Ce n'est pas particulièrement timide de commencer une séance avec « Voulez-vous m'embrasser. »

Elle : Si. Parce que, comme cela, vous évacuez toutes ces pensées que vous pourriez avoir dans le futur et qui risqueraient de phagocyter votre capacité à me soigner ou... à écrire des bouts de chanson.

Il la regarde, fait le tour du bureau et va s'asseoir. Il prend son carnet et son stylo.

Lui, murmurant : des bouts de chanson...

Elle : Dites-moi ce que je vous ai inspiré...

Lui : Je pensais que vous ne vouliez pas savoir ce que je griffonnais.

Elle : Je pensais que vous saviez que les femmes étaient comme les hommes : sans constance.

Lui : Et... qu'est-ce qui me prouve que vous vous intéressez vraiment à ce que j'ai écrit dans ce carnet ? Est-ce que vous ne cherchez pas à me perdre ?

Elle : À perdre quoi ? Le jugement que vous pourriez porter sur moi ?

Lui : Je ne juge jamais. Je suis un docteur.

Elle : Non, si vous ne jugez jamais, c'est parce que vous êtes une âme pure ou au moins, disons, un esprit éclairé. Cela n'a rien à voir avec votre condition de docteur. Maintenant, de là à penser, à cet instant de notre séance et de notre conversation, que vous soyez une âme pure ou un esprit éclairé, je gage que c'est un peu tôt pour le dire, n'est-ce pas docteur ?

Lui : « Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... »

Elle : Ça ne rime pas.

Lui : Je sais. C'est pour cela que je n'écris que des bouts de chanson... Et avouez que cela serait suspect si, en plus d'un carnet, je devais avoir un dictionnaire pour écri...

Elle se lève et enchaîne...

Elle : « Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... Je n'ai plus de main, je n'ai plus de visage, je ne suis bientôt plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie... »

Il la fixe quelques secondes. Elle sourit en se rasseyant. Le docteur est assez ébranlé.

Elle : Oui, je sais, chez moi non plus ça ne rime pas... Est-ce que c'est la suite à laquelle vous auriez pu songer docteur ?

Lui, toujours un peu interloqué : Je... je suppose que c'est possible.

Elle : Vous voyez, j'avais raison pour vos chansons et vos carnets.

Lui : Peut-être parce que vous en faites autant vous aussi. Avez-vous des cahiers sur lesquels vous aimez...

Elle, le coupant : Je ne suis pas timide. Si j'avais des cahiers, j'écirais des chansons, entières, pas des bouts.

Lui : Vous ne prenez jamais de notes ?

Elle : Si.

Lui : De quel genre alors ?

Elle : Des comptes.

Lui : Des contes ? C'est pourtant pas loin d'écriture des chansons, non ?

Elle : Non docteur, des comptes, comme lorsqu'on tient un registre. J'aime bien tenir des comptes.

Lui : Ah... Je vous aurais plutôt vu dans les histoires contées.

Elle : Je... n'ai pas la tête de quelqu'un qui tient des comptes ?

Lui : Pas exactement, mais comme vous avez déjà remarqué que je ne juge pas, je vais m'arrêter là sur le sujet.

Elle : Vous avez tort. Vous savez que ce quiproquo n'aurait pas eu lieu si on avait parlé dans une autre langue ?

Lui : Vous aimez parler d'autres langues ?

Elle : J'adore l'idée d'un langage universel qui pourrait permettre à tous les hommes de se comprendre mais comme cela n'est plus possible depuis la chute de Babel...

Lui : Vous êtes polyglotte ?

Elle : Oui. J'ai même eu quelques expériences de xénoglossie.

Lui : Ah...

Il prend une note. On peut presque lire sur ses lèvres xé-no-glo-ssie...

Elle : Et vous ? Vous maîtrisez combien de langues étrangères ?

Lui : Aucune. Je me fais même charrier parce que je regarde les séries en VF mais je... j'ai toujours eu un problème avec les langues. La seule que j'aie jamais réussi à maîtriser, c'est celle du langage corporel, non pas qu'il soit universel, mais c'est ce qui s'en approche le plus...

Elle : La chute de Babel...

Lui : Vous en parlez comme si vous croyez à cette histoire...

Elle : Les contes nous en apprennent quand même beaucoup sur ce que nous sommes... Et le mythe de Babel a quelque chose de troublant.

Lui : En quoi ?

Elle : Dieu. Dieu qui ne permet pas au roi Nemrod d'aller au bout de son désir de construire une tour assez haute pour l'atteindre et qui crée la confusion parmi les hommes pour les punir de leur désir de transcendance.

Lui : Vous approuvez Dieu dans cette histoire ?

Elle : Non, j'approuve le désir de transcendance, la volonté de se dépasser, d'être libéré de la simple condition de mortel pour faire un avec le grand Tout.

Lui : Vous êtes croyante ?

Elle : Est-ce que c'est une question que vous posez aussi rapidement à vos autres patientes ?

Lui : À celles à qui je demande si elles veulent bien m'embrasser, oui.

Elle se lève, met les bras en croix, pose une jambe devant l'autre et penche la tête, christique.

Lui : C'est, c'est une réponse ?

Elle : Je le serais peut-être, croyante, si Jésus était une femme, si un prophète avait été une femme et si Dieu était autre chose qu'un symbole masculin.

Elle s'assoit sur le bureau.

Elle : Et vous docteur ? Je suppose que vous êtes comme la majorité de vos confrères : agnostique ? Voire même athée...

Il lui sourit un peu moqueur.

Lui : C'est une question plutôt personnelle et je me garderais bien d'y répondre pour éviter de heurter votre sensibilité.

Elle : Alors que vous vous permettez de me demander mes croyances à moi ? Est-ce que vous ne répondez pas pour utiliser le principe d'empathie et me faire croire que nous avons des points communs là-dessus ?

Lui : Avouez que si nous avons les mêmes croyances sur le sujet, il vous serait peut-être plus facile de m'embrasser.

Elle : C'est vrai...

Elle le fixe... et s'approche plus près du visage du docteur. Il la regarde quelques secondes, comme perdu dans l'étoile de ses yeux.

Lui : Voulez-vous qu'on parle de Dieu ? De votre rapport à la foi ?

Elle : Oui. Cela me plairait assez. Si vous me répondez d'abord. Comment cela se fait-il que vous ne croyiez pas au Dieu du Livre ?

Lui, presque emporté : Parce que je ne vois aucun fondement intellectuel à un bouquin qui a pillé les mythes d'autres civilisations, été compilé et réécrit par un organe politique qui ne préservait que ses intérêts et surtout... surtout, et c'est là le pire, qui a la prétention de faire croire qu'il a inventé la Morale, souvent douteuse d'ailleurs, alors qu'elle préexiste à son existence...

Elle : Mais... et les autres religions ? N'y-en a-t-il pas une qui ait trouvé grâce à vos yeux ?

Lui : Et vous ? Y en a-t-il une ?

Elle : Je pourrais assez bien vous imaginer bouddhiste. C'est assez scientifique comme religion ou croyance. Il n'y a pas le principe de l'âme.

Lui : Vous faites toujours ça ? Dire ce que vous êtes en projetant sur les autres ?

Elle : Mais non, je ne pense même pas que vous soyez bouddhiste. Vous n'aimez pas les dogmes...

Lui : La seule différence entre une religion et une secte...

Elle, finissant : C'est qu'à la tête de la secte, ceux qui savent que c'est une vaste fumisterie, ou des contes, sont toujours vivants alors que dans le cadre d'une religion, ils sont morts depuis longtemps.

Lui : Et néanmoins, vous êtes fascinée par les contes, et en particulier celui de Babel.

Elle : Pas seulement celui là. Vous connaissez l'histoire de ce voyageur qui décide de partir à la recherche de Dieu ? Il a soif de Dieu, vraiment, il veut le rencontrer, c'est sa quête, son absolu. Il part sur les chemins, découvre de nouvelles frontières et des gens différents. C'est alors qu'il rencontre un Saint. Et ce dernier, après avoir appris sa quête, lui demande d'intercéder pour lui auprès de Dieu : “ Si tu vois Dieu, pourras-tu lui dire à quel point j'ai toujours bien agi et respecté à la lettre tout ce qui est écrit, hein ? Tu pourras, dis ? ”. Le voyageur lui assure qu'il en parlera à Dieu s'il parvient à le trouver. Il reprend sa route et rencontre un pêcheur. Un type qui a volé, tué et pillé. Et, toujours après avoir appris la quête du voyageur, le pêcheur dit : “ Pourras-tu dire à Dieu que je lui demande pardon pour tous les actes horribles que j'ai commis, même si je n'ai aucun espoir de rédemption ? ”. “ Oui, oui, je lui dirai ”, répond le voyageur. Sur ce, le voyageur reprend sa route et après une longue errance, il tombe sur un ange, Dieu ne se montre pas aux hommes. L'ange l'assure de l'existence de Dieu et lui dit de transmettre le message suivant au pêcheur : sa place au Paradis lui est acquise parce que... avec humilité, il a reconnu ce qu'il était et le Saint pourra se brosse parce qu'il n'a fait que le bien pour espérer une place au Paradis au lieu de le faire parce que c'était juste bien.

Un petit silence... On pourrait se prendre un instant à imaginer Elle comme un ange. Lui, est clairement fasciné.

Lui : C'est vrai que c'est mieux raconté que lu...

Elle : Les contes ne sont pas faits pour être écrits, ils sont faits pour être récités, déclamés... Si les contes n'avaient pas été volés et figés dans l'encre des

religions, ils auraient évolué avec le langage, avec la société, ils auraient été plus facilement acceptés...

Lui : Les contes sont plus vrais que les écrits ?

Elle : La vérité du langage, docteur ! Ce n'est quand même pas à quelqu'un comme vous que je dois l'apprendre.

Lui : Donc, nous pensons apparemment tous les deux que Dieu est une invention de l'homme. Parfait. Mais en quoi cela peut-il affecter votre vie de tous les jours ? Est-ce que vous avez des appréhensions ou des frayeurs puisque vous savez qu'il n'y a pas d'invisible ?

Elle : Oh... docteur. Pas d'invisible... que c'est péremptoire... Vous savez pourtant qu'il y a un invisible.

Lui : Définissez « invisible ».

Elle : Définissez-le, vous.

Silence...

Elle : Avez-vous songé à cette possibilité : au fait que si beaucoup d'hommes et de femmes se mettent à croire à un mythe, celui-ci puisse acquérir une sorte de légitimité, puisse exister à un niveau quantique ou invisible, à une autre échelle, et que d'autres hommes et d'autres femmes puissent à leur tour ressentir cette force et la développer, s'en nourrir, voire, même, la rejoindre ?

Lui : L'homme crée Dieu pour pouvoir le rejoindre.

Elle : Exactement.

Lui : La Foi qui semble vous préoccuper tant... Est-ce que c'est un sujet qui revient souvent dans votre vie de tous les jours ?

Elle : Vous ne voulez pas savoir comment je suis arrivée à ces conclusions ?

Lui : La plupart des hommes ont besoin de croire... et vous, vous avez besoin de croire qu'il y a une vérité en chacun.

Elle : C'est plutôt étonnant de révéler aussi vite le fruit de vos analyses pour un docteur. Ne devriez-vous pas garder certaines de vos réflexions pour vous ?

Lui : Vous savez très bien que je ne suis pas ce genre de docteur.

Elle : Je sais. Sans cela, nous ne serions pas ici tous les deux.

Ils se regardent de près.

Elle : Avez-vous envie de m'embrasser ?

Lui : J'ai toujours envie d'embrasser. Je peux me permettre. Je vous l'ai dit : je n'ai pas les lèvres envahissantes.

Elle : Une patiente vous a-t-elle déjà demandé « Avez-vous envie de m'embrasser ? » à la première séance ?

Lui : Non. *Petit silence...* Et puis, toutes les femmes n'ont pas envie de m'embrasser, vous pensez bien.

Elle : Vous aimeriez cela, n'est-ce pas ?

Lui : Qu'elles aient envie, oui. Qu'elles le fassent, ça serait un peu difficile à gérer non ?

Elle : Pourquoi ?

Lui : Parce que quand on embrasse, les choses en entraînant une autre, ensuite, on embrase. Et je n'ai certainement pas envie de faire l'amour à toutes les femmes.

Encore plus près.

Elle : Vous n'avez pas le sexe envahissant, tout comme vos lèvres ?

Lui : Oh, le sexe, vous savez. Le problème n'est jamais vraiment le sexe pour un homme... Non, c'est le cerveau que je n'ai pas de fusionnel avec tout le monde.

Elle, se détachant et allant se rasseoir : Je me disais bien aussi.

Lui : Quoi ?

Elle : Vous ne pouvez tomber amoureux que de l'intelligence.

Lui : Il y a de l'idée.

Elle : Et c'est pour cela que vous demandez à vos patientes si elles veulent vous embrasser. Vous savez que les femmes intelligentes passeront le cap...

Lui : Oui. C'est une méthode. Même si je dois perdre les quelques intelligentes qui ont vécu des choses trop difficiles sur le plan sexuel...

Elle : Vous ne voulez pas traiter les femmes qui ont subi des violences sexuelles ?

Lui : Non. Je serais incapable de conserver un rapport sain patient / docteur. J'aurais trop d'empathie, je me projetterais.

Elle : Vous avez subi des violences ?

Lui : N'avez-vous pas peur de vous projeter, vous aussi, si je répondais oui ?

Elle l'observe...

Elle : À moins que...

Lui : Quoi ?

Elle : À moins que tout ce que vous veniez de dire ne soit qu'une lamentable technique de drague pour vous attirer l'empathie des femmes qui pourraient être émues par les supposées violences sexuelles que vous auriez subies.

Il la fixe un moment, sourit, puis prend des notes.

Elle : Vous ne me félicitez pas pour avoir vu clair dans votre jeu ?

Lui : Si je vous félicite, je vais flatter votre statut de femme intelligente, qu'est-ce qui vous prouverait alors que ce n'est pas la suite de mon jeu ? Pour séduire une femme intelligente, il faut développer des... (*trésors de sagacité*)

Elle, le coupant : Mais si vous forcez l'amour, ne le perdez-vous donc pas ? Forcer l'intelligence, manipuler, c'est perdre la spontanéité, les émotions...

Lui : Sur le début, oui. Mais après... n'y a-t-il pas plus belle récompense que de voir toute cette intelligence se déployer en un vertige presque infini ? La femme intelligente a su voir que tout cela n'était qu'un jeu au départ. Elle n'est pas dupe. Le jeu de l'esprit doit se faire à deux.

Elle : Et jusqu'à présent ? À l'échelle où nous sommes de ma séance... Que pensez-vous qu'il va nous arriver ?

Lui : Je n'ai pas encore mesuré toute l'étendue de vos capacités de joueuse. Ni la profondeur de votre clairvoyance...

Elle se lève et fait un peu le tour de la pièce...

Elle : Est-ce que vous me recommanderiez à certains de vos collègues ?

Lui : Non, je pense que je préfère vous garder pour moi...

Elle se rapproche de lui encore plus, passe derrière son siège et lui enveloppe par derrière le torse avec ses bras mais sans le toucher.

Elle : Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure... Avez-vous « vraiment » envie de m'embrasser ?... ou de « m'embraser » ?

Lui : Est-ce que je peux vous répondre à la prochaine séance ?

Elle se dégage et se pose face public derrière le bureau.

Elle : Alors je prends la prochaine séance, directement. Je sais que vous n'avez personne d'autre cette après-midi.

Lui : Ce n'est pas l'usage.

Elle : Je suis sûre que vous adorez ça quand ce n'est pas l'usage.

Lui : Hum...

Elle : Voulez-vous bien sortir et rentrer à nouveau... comme si nous entamions notre prochaine séance ?

Lui : Sortir ? Moi... vraiment ?

Elle : Pourquoi pas ?.. J'étais bien là avant vous...

Ils se regardent... Lui sourit, elle aussi.

Lui : Pourquoi pas ?

Il passe par devant le bureau et sort à jardin en lui jetant un dernier coup d'œil... Elle s'assied dans le fauteuil...

Scène 2 : Son portrait à lui.

Elle ouvre le carnet du docteur.

Elle : « Pieds nus dans le sable, baigné par l'écume, je regarde l'étoile vive dans une nuit sans étoiles, ni nuages... Je n'ai plus de main, je n'ai plus de visage, je ne suis bientôt plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie... Mirage ineffable de toutes les pensées jamais exprimées et de tous les songes des hommes, je n'ai maintenant pas plus de consistance que le vent. »

Il frappe.

Elle : Entrez.

Lui, *s'approchant doucement et caressant le canapé* : Vous savez que c'est la première fois que je joue à ce genre de jeu avec une patiente ?

Elle : À d'autres...

Lui : Non, sincèrement.

Elle : Bon, eh bien jouons le jeu jusqu'au bout alors... Imaginons que je sois le docteur et que vous soyez mon patient.

Lui : Cela n'a rien d'extraordinaire.

Elle : Je n'ai pas la prétention d'être tout le temps extraordinaire. Ça serait bien lassant.

Il s'assied nonchalamment dans le canapé en regardant de côté, l'air un peu goguenard.

Lui : Dommage qu'il n'y ait plus le droit de fumer. J'aurais adoré poser à côté de mon bureau et du canapé un de ces gros cendriers qu'on trouvait dans les années 70, un cendrier sur pied, vous savez, finissant en une magnifique boule noire de jais sertie par des plaques chromées.

Elle : Vous fumez ?

Lui : J'ai arrêté il y a quelques années. Un décès dans la famille qui m'a fait prendre conscience des risques pour mes petits poumons. C'est fragile les p'tits poumons, vous savez.

Elle : Je ne vais pas vous demander qui est mort, ce n'est pas comme ça que je procéderaï si j'étais psychiatre.

Lui : Enfin quand je dis que j'ai arrêté... Je continue un peu quand même. Le cigare. À mon club. Le cigare, une ou deux fois par semaine, avec le w...

Elle, l'interrompant : Je ne vais pas vous demander non plus dans quel club vous êtes.

Lui, amusé au début : Un club assez surfait d'amateurs de cigares et de whiskies où il est dommage que nous ne parlions essentiellement que de choses triviales et pas d'art. L'art, c'est sans doute la seule chose qui sauve l'homme égaré de la misanthropie...

Elle : Est-ce que vous êtes prêt à commencer ?

Lui : Vous ne voulez pas savoir si je suis marié ou combien de maîtresses j'ai ?

Elle, plus sévère : Est-ce que nous pouvons commencer ?

Plane un peu le temps du silence. Lui sourit, elle se place dans la peau du psychiatre. C'est un jeu, mais elle veut le faire bien et jusqu'au bout. Il s'installe un peu mieux et lui fait signe de la main, montrant qu'il est prêt à jouer le jeu...

Elle : Bien, je voudrais faire votre portrait chinois.

Lui : Assez peu orthodoxe.

Elle : C'est ainsi, c'est le jeu.

Lui : Est-ce que vous pourriez me passer la boîte, le verre et la bouteille qui sont à côté de vous, en ce cas ? *(prévoir une desserte s'il n'y a pas de bureau)*

Elle : Non. Vous boirez plus tard. Et vous pourrez même fumer si vous le voulez. Ça ne me gêne pas. Mais pour l'instant, on joue à mon jeu, le portrait chinois... Animal ?

Lui : Animal, quoi ?

Elle : Ne faites pas l'idiot.

Lui : Est-ce que vous voulez juste que je vous donne la réponse courte ou le pourquoi de la réponse ?

Elle, d'un ton sec : Ne faites pas l'imbécile.

Lui : Animal ? Le tigre... J'ai une passion pour les grands félins en voie de disparition. Et si je devais être plus précis, je dirais un tigre blanc. Ce qui vous laisse imaginer un peu la profondeur de mon ego...

Elle, *notant dans le carnet* : Végétal ?

Lui : Est-ce que, dans le jeu, je peux vous retourner la question ? Est-ce que, vous aussi, vous pourriez répondre au portrait ?

Elle : À la prochaine séance. Pour l'instant, le jeu, c'est avec vous.

Lui, *pris au jeu et très détendu* : Oh... un végétal... Je dois avouer que j'ai une tendresse particulière pour les mousses et les champignons. Mais je vais répondre champignon et même, pour encore être précis : « l'*armillaria solidipes* ». Savez-vous que c'est le plus grand organisme vivant sur cette planète ? C'est dire toujours la taille de mon ego. Quoique ce champignon force la discrétion puisque sa masse est essentiellement souterraine...

Elle, *se déridant* : Un minéral ?

Lui : La glaise. Il fut un temps où j'aurais répondu le diamant parce que c'est la chose la plus dure ou pure qui soit. Mais vous admettez qu'il soit logique que je réponde maintenant la glaise... Il y a fort à parier, d'ailleurs, que je ne jouerais pas à ce jeu si mon minéral n'était pas la boue. Il faut accepter d'être modelé pour modeler.

Elle : Une partie du corps ?

Lui : J'aime à penser le cerveau... Mais soyons logique, je vais me contenter de quelque chose de moins orgueilleux, quoique : les lèvres... Et vous savez pourquoi...

Elle : Elles ne sont pas envahissantes, je sais... Et c'est la partie du corps dont vous êtes le plus fier... Une couleur ?

Lui, *sincèrement dans le doute* : Oooh...

Elle : À moins que vous ne soyez daltonien ?

Lui : Non. Mais à vrai dire je fais partie de ces gens qui n'ont pas de couleur préférée. J'hésite entre le blanc et le noir.

Elle : Yin et Yang.

Lui : Aussi... Mais c'est sans doute parce qu'ils donnent le gris.

Elle : Pourquoi ne pas répondre le gris ?

Lui : Parce qu'on ne sait jamais quelle dose de noir et de blanc il y a en nous, que le gris n'est pas facile à définir et que, lorsqu'on le fait, on n'a plus trace de ce qui a fait le blanc et le noir. Le blanc et le noir, donc.

Elle : Une arme ?

Lui : Je ne l'aime pas trop celle là dans le portrait chinois. C'est trop facile de paraître intelligent en répondant le verbe, un virus ou le sexe. Alors, je vais aller dans une direction plus premier degré : le lent et invisible poison de l'alcool...

Elle : Vous êtes alcoolique ?

Lui : Bien sûr. Mais juste de manière mondaine ou éclairée, en sybarite. Je ne bois normalement jamais jusqu'à l'ivresse seul. Seul, ça m'est triste.

Elle : Un pouvoir ?

Lui : Celui d'être un voyageur du temps et de l'espace.

Elle sourit et prend une note.

Lui : Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Elle : La suite de votre bout de chanson : « Mirage ineffable de toutes les pensées jamais exprimées et de tous les songes des hommes, je n'ai maintenant pas plus de consistance que le vent. »

Lui : Oui, je sais, c'est assez bateau. Mais rendez-vous compte, connaître les gens, partout, à travers le temps...

Elle, grave : Je me rends compte, soyez-en sûr. Un mot ou une maxime ?

Lui : Éternité. J'ai toujours aimé ce mot. Et il a une vérité première. Tous nos atomes sont éternels après tout. Poussières d'étoiles nous sommes et poussières d'étoiles nous redeviendrons. C'est cliché aussi. Mais c'est beau. Et ça a la beauté de l'évidence, l'évidence éternelle. Éternité, oui.

Elle : Jusqu'à la fin de l'Univers.

Lui : Et un nouveau cycle.

Elle : Un personnage célèbre ?

Lui : William-Adolphe Bouguereau. Vous connaissez ?

Elle : Pas le plus célèbre des peintres dits académiques. Mais je peux vous comprendre, c'est un peintre de la femme.

Lui : Quel est votre tableau préféré de lui ?

Elle : « Le jour des morts ».

Lui : Et pourtant, en ce qui me concerne, ce n'est pas un tableau représentant les femmes...

Elle : Lequel ?

Lui : Virgile et Dante aux enfers.

Elle s'arrête et le fixe assez longuement. On sent un léger trouble.

Lui : Voulez-vous que je vous dise pourquoi ?

Elle : C'est vous qui avez fixé certaines règles dans le jeu. (*Elle sourit, il est surpris*). Jusqu'à présent, vous avez toujours plus ou moins donné des raisons.

Lui : Tout simplement parce que j'aime ce tableau au-delà de tout. Il y a une férocité animale, une vérité absolue qui me transcende, j'y vois une sorte de métaphore de la psychanalyse. Je l'ai découvert lorsque j'avais douze ans, dans un livre, et je n'ai eu de cesse d'essayer de le voir en vrai depuis.

Elle : L'avez-vous vu en vrai ?

Lui : Non, bien sûr. Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Il reste un mystère et une chimère.

Elle : Un personnage mythologique ?

Lui : Bastet.

Elle : Une femme ?

Lui : Dans la légende, elle est...

Elle : ...gardienne du livre du temps de Thot.

Il est un peu surpris, elle sourit.

Lui : Ce n'est pas rien, j'y jetterais un coup d'œil, moi, à la place de la Déesse. Et puis en plus des chats, elle préside à la fécondité et à la lune. J'aime la lune. Songez-y, c'est sans doute le premier conte ou Dieu que nous ayons eu avec la Terre et le Soleil. Bastet a quelque chose de tous les éléments.

Elle, avec un sourire : Oh, j'ai oublié... Un objet ?

Lui : Pour le coup, je vais donner dans le classique : un miroir. Mais parce qu'on n'a jamais l'occasion de se regarder vraiment en face. Les seuls qui perçoivent notre véritable visage, ce sont les autres. Nous, nous sommes condamnés à la réflexion, à un envers un peu de travers, pas forcément juste qui plus est. C'est troublant, n'est-ce pas ?

Elle : Une qualité ?

Lui : J'hésite franchement entre la clairvoyance ou l'humour. Mais je vais prendre l'humour. Et si vous voulez que je sois plus précis, je choisis l'auto-dérision ou l'humour noir.

Elle : Un défaut ?

Lui : Je parle trop et, qui plus est, j'assomme les gens de banalités. « Nous sommes condamnés à la réflexion ». Je me moquerais bien de la banalité affligeante que je vous ai adressée, tiens...

Elle : Un défaut...

Il réfléchit un peu... puis, plus grave...

Lui : La peur. La peur de ne pas aller au bout de certaines choses. Oui, vous avez eu raison tout à l'heure. Sans doute une certaine forme de timidité, de manque de courage. Mais c'est une chose contre laquelle j'ai appris à lutter.

Elle : Une œuvre d'art ?

Lui : Je pourrais encore répondre Virgile et Dante. Mais non. Voltaire Nu, de Pigalle. Parce qu'il n'est pas donné souvent de voir la vérité et le beau dans ce qui n'est pas vu comme beau par la plupart des gens. J'adore la sculpture. J'aurais aimé savoir sculpter. Mais j'ai une petite maladie nerveuse, une sorte de fragilité au bout des doigts. Très vite, ils se mettent à trembler. Donc, pas de musique, de dessin ou de sculpture pour moi...

Il a l'air un peu triste. On sent qu'il aurait voulu pouvoir faire ces choses là. Ses mains, qu'il a levées, tremblent effectivement un peu...

Elle : Ce n'est pas si dramatique.

Lui : Quoi, mes handicaps artistiques ?

Elle : Non, votre portrait.

Lui, se reprenant : Vous croyez qu'il vaut le vôtre ?

Elle : Vous verrez bien à la prochaine séance.

Silence encore... Il se force à sourire. Il a montré un voile de la vérité et telle n'était pas son intention. Elle l'observe sans juger.

Lui, se redressant : Est-ce que ça vous donne envie de m'embrasser ?

Elle : Je n'ai pas fini. J'ai d'autres questions, au sujet des péchés capitaux.

Lui : Les péchés capitaux ? Ce n'est pas un peu « surfait » ?

Elle : Non, ils conditionnent deux mille années du formatage judéo-chrétien.

Lui : Je ne suis même pas sûr de savoir les citer tous les sept.

Elle : Étonnant.

Lui : Je vous assure.

Elle : Pensez au fleuve Po en Italie. Pensez-le en Hiver. Po glacé. Les premières lettres des sept péchés. Paresse, Orgueil, Gourmandise, Luxure, Avarice, Colère, Envie.

Lui : C'est plutôt peu commun de demander à un patient comment il se positionne par rapport à ces péchés.

Elle, presque sainte : L'Église l'a fait pendant des années, non... Alors ?

Lui, se raclant la gorge : Bon. Je suis prêt.

Elle : La Paresse ?

Lui : Oh... oui. Pas mal. Je choisis mes patientes, je me laisse du temps libre pour des expos d'art ou des voyages et entre ne rien faire et s'agiter, je peux vous assurer que je choisis mon fauteuil ou ma couette.

Elle : L'Orgueil ?

Lui : C'est évident.

Elle : Oui, mais pourquoi ?

Lui, passant de l'auto-dérision à la vérité : Parce que j'aime à penser que j'ai relativement plus de clairvoyance ou de sagacité que la plupart de mes concitoyens. Parce que j'aime à penser que vous finirez par m'embrasser, au moins sur la joue, à défaut de m'embraser. Parce qu'on est la personne avec qui on vit le plus et que si on ne s'aime pas, on finit bien bas. L'orgueil n'est le plus souvent qu'un synonyme pour amour de soi et il devient donc une nécessité, car beaucoup de gens n'auront jamais la chance d'avoir plus grand amour.

Elle : La Gourmandise ?

Lui, gourmand : Si l'alcool est compris dedans, bien sûr. Je suis passionné par la découverte de tout ce qui est fin ou de qualité. J'y ai tout appris en matière de nez, de goût ou d'après goût. J'adore aussi les cocktails. Je saurais vous en faire un différent chaque jour de l'année. Aimant la qualité, cela dit, j'essaie de modérer mes envies de quantité...

Elle : Oui, mais la nourriture ?

Lui : J'ai le tort de ne pas avoir le palais bien éduqué en la matière et de n'avoir guère de vice que pour les fromages quand ils s'harmonisent avec des vins. Ceci dit, je rattrape mon manque d'ouverture culinaire par mon ouverture spiritueuse, eh eh eh...

Il rigole de bon cœur de sa vanne un peu naze. Elle sourit.

Elle : La Luxure...

Lui, souriant : Vous savez qu'à la prochaine séance je vais vous retourner toutes les questions que vous venez de me poser ?

Elle : Je sais. Je vous ai écrit l'ordre dans votre carnet. Alors ? La Luxure ?

Lui : Aaah, le fantasme du Casanova ou du Don Juan... Disons que... comme j'aime séduire et être séduit par l'esprit, il m'est assez facile de résister aux pulsions purement physiques quand il n'y a pas le répondant intellectuel derrière.

Elle : Oui, mais ça doit être difficile de résister quand vous tombez sur la perle rare ?

Lui, avec langueur : Heureusement qu'elles sont rares.

Elle, pas gênée, pas flattée : L'Avarice ?

Lui : Non. L'argent est fait pour être dépensé ou pour aider sa famille. Je n'ai plus de femme, pas d'enfant. Pourquoi se priver ?

Elle : Est-ce que ça vous gêne de ne pas avoir eu... (*Petit silence... elle se reprend*). La Colère ?

Lui, montant d'un cran : Si ma femme en avait voulu, nous aurions eu un enfant. Puis nous nous serions séparés. Parce que, forcément, elle aurait aimé cet enfant plus que moi. Et je ne lui en aurais pas tenu rigueur. Moi aussi, j'aurais sans doute ressenti la même chose.

Elle : La Colère.

Lui : Elle a tout de même fini par partir. Il faut admettre que je suis un incapable au quotidien. J'ai toujours l'esprit dans des hautes sphères, ça finit par être usant au jour le jour : un meilleur amant que mari, vous savez... Ce qui est arrangeant, c'est qu'elle ne soit pas partie pour un autre, mais dans un accident de voiture.

Elle : La Colère.

Lui, vif, dans un éclat de voix : Et vous croyez que je ne vous parle pas de la Colère en ce moment ?

Grand silence, il est ému aux larmes. Elle ne s'approche pas de lui, mais on sent qu'elle a de l'empathie pour son chagrin.

Elle : L'Envie ?

Lui, se retournant et effaçant les larmes par un sourire : De vous en ce moment. Mais ça je suppose que c'est la Luxure, n'est-ce pas ? Non. Je n'ai pas trop ce travers d'envier ceux qui possèdent des choses que je n'ai pas. Et puis plus d'argent, c'est travailler plus, et ma Paresse n'est pas d'accord.

Elle : Eh bien...

Lui : Oui ?

Elle : C'est... vraiment pas si mal.

Lui : C'est tout ce que vous avez à dire sur « votre patient » ?

Elle : Je n'aurais certainement pas la prétention de pouvoir vous analyser à la première séance ou de dresser votre profil avec les quelques questions que je vous ai posées. Je peux juste parler de mon ressenti.

Lui : Donc, on finira par s'embrasser, au moins sur la joue...

Elle, avec un léger sourire feint : Vous êtes idiot. Vous attendiez que je vous dise ça, n'est-ce pas ? Vous êtes idiot.

Lui : C'est un premier pas.

Elle, se redressant, presque menaçante, sombre, rompant le charme et criant : Vous êtes idiot parce que vous ne vous rendez pas compte !

Long silence...

Lui : Compte de quoi ? C'est votre thérapie, pas la mienne.

Elle, se dirigeant vers la sortie : Et c'est pour ça qu'on va reprendre nos places.

Lui : Vous partez ?

Elle, en se rapprochant de lui : Non. Je reste... (*léger silence*) Pour la prochaine séance... Puisque vous n'avez personne aujourd'hui. Pourquoi ? Vous avez cru que je parlais pour de bon ?

Lui : Euh...

Elle, maintenant à quelques centimètres de son visage et sur le ton de la colère cynique : Vous seriez embêté, hein, si je parlais pour de bon ? Votre orgueil en prendrait un coup !

Nouveau silence, il fait mine de lui caresser la joue, elle le repousse avec un geste de la main mais sans le toucher puis elle éclate de rire. Il est visiblement perdu et décontenancé...

Elle : Vous voyez, vous êtes idiot.

Elle sort. Il reste un instant seul. Elle frappe à la porte. Il va à son bureau, sort un cigare, se verse un verre de whisky. Elle frappe plus fort. Il renonce à allumer son cigare...

Lui : Entrez...

Scène 3, son portrait à Elle.

Elle rentre, apparemment calmée, presque craintive. Il regarde les notes dans son carnet. Elle reste à cour, debout.

Elle : Bonjour, docteur !

Lui : Quoi ?

Elle : Bonjour, docteur...

Lui, la dévisageant après avoir redressé la tête : Oh c'est vrai. On ne l'avait pas fait jusqu'à présent... le « bonjour ». Mais excusez-moi de ne pas vous demander en retour « Comment ça va ? »...

Elle : Forcément, si on est chez le docteur, c'est que ça ne...

Lui : Non, c'est que je ne peux pas m'empêcher de perdre mon sérieux à chaque fois que j'entends « Comment ça va ? »...

Elle, un peu arrêtée, puis réalisant : Aaah... oui...

Lui : Eh, que voulez-vous, j'attends toujours que quelqu'un qui connaisse l'origine de l'expression me réponde...

Elle, souriant en le coupant : « Je n'ai pas de problème de selles, merci ». En avez-vous un, vous, pour entamer la conversation de manière aussi cavalière ?

Lui, souriant aussi et lui désignant le canapé pour s'asseoir, d'une manière un peu affectée et précieuse : Je vous en prie.

Elle, confiante et un peu badine : Donc, vous allez essayer sur moi, pendant cette séance, une technique peu orthodoxe pour un psychiatre : le portrait chinois, c'est cela ?

Lui, laissant planer un petit moment le doute : Je ne sais pas. Je m'interroge.

Elle : Quel genre de psychiatre êtes-vous, docteur ? Expérimental ? Totalement révolutionnaire ?

Lui : Totalement révolutionnaire ?

Elle : Vous êtes l'inventeur des séances d'un quart d'heure.

Lui : Oui. Intéressant, n'est-ce pas ?

Elle, mutine : Oui, mais avec quels « len » (*I-UN*) dans les pères de la psychiatrie ? Lacanien ? Freudien ? Jungien ?

Lui : Ce ne sont plus vraiment des questions d'actualités en psychiatrie, et par ailleurs, je me qualifierais plus en tant que... (*psychanaliste*)

Elle, le coupant, toujours mutine : Portrait-chinoisien ?

Lui, consultant les notes qu'elle lui a laissées : Bon, bon, d'accord... Le portrait chinois. Euh... Animal ?

Elle : Je ne sais pas.

Lui, interloqué : Quoi ?

Elle : Je ne sais pas. (*Petit silence, elle se regarde les doigts.*) Pour l'animal, j'ai vraiment du mal. C'est compliqué, l'animal, vous savez, parce qu'il y a des symboles qui leur sont souvent liés.

Lui : Et vous ne voudriez pas donner un animal avec un mauvais symbole ?

Elle : Oui.

Lui : C'est vous qui avez décidé de ce jeu. Prenez-en un, là, tout de suite, le premier qui vient.

Elle, maugréant faussement, elle joue : Bon, d'accord. Le corbeau.

Lui, un peu surpris et inquiet : Et la symbolique ?

Elle : Hugin et Munin, le messager, l'intelligence et puis surtout la pensée et la mémoire.

Lui, comme rassuré : Vous êtes sensible au folklore nordique ?

Elle : On a convenu que j'aimais tous les contes, donc j'aime bien ceux sur Odin et ses corbeaux aussi.

Lui : On n'en est pas encore au personnage mythologique.

Elle : N'empêche... j'aime vraiment bien Odin, pour le coup. Vous n'imaginez pas à quel point il a emprunté la culture populaire.

Lui : Un végétal ?

Elle : Le frêne.

Lui : Yggdrasil.

Elle, souriant : Vous voyez... je n'ai pas tant de mystère.

Lui : Seulement parce qu'Yggdrasil est un frêne.

Elle : Oooh... Je vous félicite au demeurant pour votre vernis culturel en ce qui concerne la mythologie nordique. Voulez-vous qu'on se lance dans la symbolique du grand frêne Yggdrasil ?

Petit silence... On sent qu'il aimerait bien se lancer sur le sujet... mais il revient au questionnaire...

Lui : Un minéral ?

Elle, souriant : Le diamant, parce qu'il est ce qu'il y a de plus pur et de plus dur. J'aurais pu dire la glaise, mais là, tout de suite, maintenant, je ne suis pas du genre à aimer être modelée. Il faut me prendre brute, comme je suis.

Lui, regardant ses notes : Euuuh.

Elle : Quoi ?

Lui : Il y a noté « un objet ». Mais il me semble qu'après le minéral, on avait fait « une partie du corps ».

Elle : J'avais oublié « l'objet ». Alors je l'ai placé après dans la conversation. Mais on peut faire ça dans n'importe quel sens... Une toile ne se dessine pas de

haut en bas et de droite à gauche. Cela n'a pas vraiment d'importance tant que vous employez toutes les couleurs que vous aviez choisies d'utiliser.

Lui : Bon, un objet alors.

Elle dénude légèrement son épaule...

Elle, faussement sensuelle avec une voix plus grave : Celui du désir.

Lui : Sérieusement...

Elle, après une seconde de réflexion : J'hésite entre un pinceau et une balance.

Lui : N'hésitez pas.

Elle : Alors je vais opter pour autre chose : la paire de ciseaux.

Lui : Tiens... pourquoi ?

Elle, un brin mystérieuse : Pour couper les fils, les « bons » fils, proprement.

Lui : Quel genre de fils ?

Elle, dans un murmure mélangeant Eros et Thanatos : Les « bons » fils.

Lui, un petit peu remué : Bon... euuh, une partie du corps ?

Elle, caressant la partie du corps qu'elle a dénudée : La peau, oui, la peau, définitivement la peau... C'est le plus grand organe que nous ayons. Sans la peau, rien n'est possible. Le toucher. Aaaaah... Si vous, vous avez les lèvres délicates, moi, au demeurant, ce sont les doigts et la peau...

Lui, se resserrant un verre : La peau...

Elle : N'avez-vous jamais eu un orgasme uniquement par le toucher ?

Lui, posant son verre, tentant de ne pas être gêné : Je suis un homme, mes zones érogènes sont plus restreintes, il n'y a guère chez moi que trois ou quatre endroits particulièrement sensibles...

Elle : Faits de peau.

Lui : Vous pouvez avoir un orgasme où que l'on vous touche ?

Elle, cessant de se caresser et tendant sa main vers lui avec les doigts qui bougent : Oui et je peux donner un orgasme où que je puisse toucher.

Il boit une gorgée et déglutit. Il est définitivement conquis par la puissance morbide et sexuelle qui se dégage de cette femme.

Elle, fermant la main pour ne laisser que l'index tendu : La suite, docteur.

Lui, essayant de se ressaisir en consultant les notes : Oui, oui, bien sûr. Une couleur ?

Elle, levant la main au ciel : Celle du ciel, toujours changeant. Celle du ciel, peu importe les nuages ou la nuit. Bien que j'aime assez les étoiles. Oui, si je ne devais prendre qu'une couleur du ciel, ça serait celle de la voûte étoilée...

Elle s'allonge pour regarder le plafond. Il regarde lui aussi. Ils restent un court instant tous les deux, muets...

Elle : N'être plus qu'une ombre qui rejoint la voûte ébène et infinie.

Lui : Il y a une concordance avec le corbeau.

Elle : Tous les psychiatres ou psychanalystes devraient donner dans le portrait chinois. Il recèle des vérités que l'on ne peut parfois acquérir qu'au bout de plusieurs années de séances...

Lui, se détachant du plafond : Une arme...

Elle, se grattant un peu le menton d'un air affecté : J'hésite entre la faux et la paire de ciseaux. La tronçonneuse aussi c'est pas mal. Mais à bien y réfléchir, je vais répondre dans l'imagé : le temps. Oui, si j'étais une arme, je serais le temps. RIEN ne lui résiste.

Lui : Un pouvoir...

Elle, se détachant enfin du plafond : Comme l'arme : le temps. Maîtriser le temps qui passe, le vieillissement des choses, le principe d'entropie. (*Elle arbore un sourire.*) On a le temps, tous les deux comme pouvoir... Vous voyez qu'il y a des petites choses où l'on se rejoint.

Lui : C'est certain.

Elle, faussement ingénue : Que pensez-vous de mon portrait jusqu'à présent ?

Lui, affecté : Joker. Allons jusqu'au bout... vous voulez bien ?

Elle : Allez... docteur, quelques mots, juste pour savoir si vous m'avez bien percée...

Lui, *se resservant pour se donner une contenance* : Éros et Thanatos.

Elle sourit, ravie, et se redresse fière et droite sur le canapé. Il la regarde, fixe son verre et lui tend. Elle accepte mais prend garde à ne pas entrer en contact physique avec ses mains à lui, prenant le verre par le dessus et le dessous. Elle porte la coupe aux lèvres et repose ensuite le verre sur la table, le repoussant vers lui. Il prend le verre. Ils se fixent assez longtemps. Il regarde ensuite le verre, mais ne boit pas.

Lui : Vous ne laissez pas de traces de rouge à lèvres.

Elle : Je suis une fille discrète.

Lui, *toujours un peu troublé et posant le verre de côté* : Bien... reprenons... Un mot ou une maxime...

Elle, *éclatant de rire* : L'amour et la mort.

Il la regarde rire aux éclats, saisit son verre, essaie peut-être de sentir le parfum qu'elle aurait laissé en buvant et boit une gorgée.

Lui : Sérieusement...

Elle, *reprenant son calme* : Sérieusement.

Lui : L'amour et la mort ?

Elle : Quoi de plus grand ?

Lui : L'éternité ?

Elle : Quoi de plus grand qu'on puisse « vraiment » vivre ?

Lui : C'est vrai...

Il boit à nouveau.

Elle : La suite, docteur, la suite...

Lui : Un euuuh... personnage célèbre.

Elle : Emmanuel Kant.

Lui : Un homme...

Elle : Oh ben tiens.

Lui : Pour quelles raisons ?

Elle : Pour toutes les raisons, mais surtout la représentation du beau...
L'universalité sans concept du beau, situé entre l'entendement et la sensibilité...
Et son universalité sans fin, bien qu'il ait une fin interne : l'harmonie des facultés subjectives. Avec Kant, je vous parais belle grâce à votre sens esthétique qui vous permet une représentation intéressante de ce que je suis.

Lui, dubitatif : Vous avez lu un truc sur Kant juste avant de venir ?

Elle : Allez savoir...

Lui : Moui.

Elle : Kant, Emmanuel Kant. Pour sa constance aussi. Vous savez que la légende veut qu'il ait eu un emploi du temps très précis et qu'il n'ait changé sa promenade quotidienne que deux fois dans sa vie ?

Lui : Non, je ne suis pas très branché par l'œuvre ou l'histoire des philosophes.

Elle : Ah ?

Lui : C'est comme ça.

Elle : Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Lui : Je lis peu.

Elle : Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Lui, amusé : Oh... à l'occasion du fantastique, d'où mon vernis culturel nordique, et puis surtout de la science-fiction.

Elle : La science-fiction, vraiment ?

Lui : Oui. J'aime les écrivains qui arrivent à imaginer des avenir plausibles et possibles à l'humanité.

Elle sourit. Petit silence.

Lui : Bon, reprenons. Un personnage mythologique.

Elle : Ben tiens. Odin, pardi !

Lui : Ben tiens... Pour quels aspects ?

Elle : Comme Kant : tous. Il est patron d'un paquet de trucs, vous savez.

Lui : C'est déjà beau que je me sois rappelé que les deux corbeaux étaient les siens tout à l'heure, alors le patronage d'Odin, vous pensez...

Elle : Vous chercherez quand nos séances seront finies.

Lui : Oh ben non, dites-moi, épargnez la peine à ma pauvre paresse...

Elle, se mettant à genoux sur le canapé : Il préside aux morts, à la victoire et au savoir et, dans une certaine mesure, il peut aussi être le patron de la poésie, des prophéties, de la magie, de la guerre et de la chasse.

Lui : Que des choses que vous aimez ?

Elle : N'aimez-vous point la chasse ?

Lui : Pas vraiment plus que la guerre, non. Je n'ai jamais eu à pratiquer cette dernière, remarquez...

Elle : Et la chasse ?

Lui : Quelques fois avec des amis du club.

Elle : Et avez-vous déjà tué une proie ?

Lui, ménageant un peu son suspense... : Oui... plusieurs bouteilles dans la cabane de chasse après avoir crapahuté dans la forêt.

Elle, feignant la déception : On apprend beaucoup plus de ce qu'on mange lorsqu'on a su lui donner la mort.

Lui : Je vous ai dit que j'étais plutôt intéressé par apprendre de ce que je bois...

Elle : C'est sûr, en ce cas...

Lui, la coupant : Une qualité ?

Elle : L'empathie, même si je suis aussi tentée de le placer en défaut.

Lui : Donc, pas de défaut ?

Elle : Si, la curiosité et le respect de certaines règles, principalement.

Lui : Des règles ?

Elle : J'aime me sentir libre, mais je sais bien qu'on a des règles à suivre. Des règles obligées, sinon c'est le chaos.

Lui : Est-ce que vous avez l'impression d'enfreindre certaines règles, là, à ce moment de notre conversation ?

Elle : Non, compte tenu de ma règle personnelle de la curiosité.

Lui, un petit peu décontenancé : Bien... Une œuvre d'art ?

Elle, mystérieuse : Alors là, c'est compliqué.

Lui : Comment-cela ?

Elle : Je pourrais citer des tas de toiles qui me viennent à l'esprit autour de la mort sublimée : Le Radeau de la Méduse, le premier Deuil de Bouguereau que vous aimez tant ou la mort d'Achille par Rubens... Mais non... Si je devais vraiment être une seule œuvre d'art, je ne serais pas un tableau, je serais la pièce, là, qu'on pourrait tirer de nos conversations.

Lui : La pièce ?

Elle : Oui, imaginez qu'on puisse retranscrire toute notre conversation, ça serait enrichissant, non ? « Embrasant », même, peut-être...

Elle se lève, face public.

Lui : Oh, j'ai beau avoir de l'orgueil, je n'ai pas la prétention de penser que ce que nous nous disons puisse intéresser un public.

Elle, désignant le public : Détrompez-vous. Essayez d'imaginer les gens, là, en face de nous, revivant notre histoire, une histoire simple, avec des mots de tous les jours, mais l'accent de la vérité.

Il regarde le public.

Lui : Un public ?

Elle : Ne serait-ce pas merveilleux ?

Lui, revenant à elle : Et qui pour nous jouer ?

Elle, se rasseyant : Des acteurs dont la tâche est de disparaître derrière les rôles et de porter les mots et les sentiments... Plus que la peinture, j'aime le théâtre et les mots. Imaginez, la scène, docteur...

Lui : Je pense que je serais un peu intimidé si j'étais sur scène.

Elle : Intimidé à cause de quoi ?

Lui, bredouillant un peu : Eh bien, déjà que je ne suis pas très à l'aise en public... euh... je ne sais pas... si jamais dans l'histoire, par exemple, je parvenais à vous embrasser ou... vous embraser, ce n'est vraiment pas quelque chose que j'aimerais faire en public.

Elle : Du jeu, pour de faux. Il n'est quand même pas si difficile d'embrasser pour de faux.

Elle s'approche de lui un brin aguicheuse, fait mine d'esquisser un baiser, puis elle recule à jardin, derrière le divan.

Elle : Mais pas tout de suite ! Tout n'a pas été dit.

Lui : Est-ce que tout le sera à la fin de cette séance ?

Elle : À la fin des autres séances. Je réserve définitivement toutes vos séances de l'après-midi !

Silence... Il regarde le public.

Lui : Tou... toutes mes séances ?

Elle : Oui...

Lui, légèrement coquin : Jusqu'à ce que vous me laissiez vous embrasser, n'est-ce pas ?

Elle, très chatte finalement, il est la souris : Ou pas.

Il se retourne vers elle. Léger temps.

Lui : Les, les péchés capitaux maintenant ?

Elle : Évidemment. Vous vous rappelez ?

Lui, allant se rasseoir au bureau : Oui. La Paresse ?

Elle, toujours droite et fière : Non. Ça je n'ai pas. Je n'ai pas du tout. Je n'ai pas le temps. (*Sourire*). C'est d'ailleurs là qu'on diffère, vous et moi...

Lui : L'Orgueil ?

Elle, poing sur les hanches et hidalga : À votre avis ?

Lui : À mort.

Elle : Oui, ça, l'orgueil, j'en ai à revendre. Mais tout simplement parce que je pense comme vous : qu'il faut s'aimer et s'accepter tel qu'on est.

Lui : Oui... c'est sûr... La Gourmandise ?

Elle : Connaissez-vous cette histoire à propos du rêve des femmes ? Elle dit que le premier rêve des femmes n'est pas le prince charmant mais pouvoir manger à loisir sans grossir.

Lui : C'est un de vos rêves ?

Elle, se rasseyant : Non, j'ai déjà cette faculté. Un métabolisme rapide. Mais pour revenir au sujet, ma gourmandise est de nature un peu spéciale. Je mange ce qu'il faut et ce que je dois. Je mange tout, bien obligée, en tentant de profiter de tout ce que la vie offre. C'est dommage que vous n'ayez le palais éveillé qu'aux spiritueux...

Lui : En va-t-il de même pour les spiritueux ?

Elle : Il en va de même. Il n'y a rien que je ne puisse me refuser... Si des mets existent et qu'il y a des gens pour les aimer, alors je dois être capable de les apprécier.

Lui : Gourmande par curiosité quasi-altruiste, donc ?

Elle : Non, nécessité.

Encore un léger temps, elle attend la question suivante comme un chat attendrait une souris qui sortirait du trou.

Lui, l'œil un peu plus vif : La Luxure ?

Elle reste silencieuse...

Lui : La Luxure...

Elle pose à nouveau la main sur sa propre épaule et la caresse doucement...

Elle : À votre avis ?

Lui, tentant de retenir son émotion : La Luxure, répondez. Je ne peux pas avoir d'avis quand on me joue une comédie.

Elle : Aaaah... La Luxure... Eh bien... Il faudrait pouvoir définir tout ce qu'elle représente pour que je puisse vous répondre oui. Mais serait-ce bien utile ? La Luxure va finalement de pair avec la Gourmandise et la Curiosité. C'est une manière d'apprendre à se connaître et à connaître l'autre. Le seul problème, ce n'est pas tant votre envie, que l'envie de l'autre, que les envies qu'il projette sur vous et qui s'avèrent parfois biaisées... La Luxure, oui, si tout le monde avait une grande ouverture d'esprit.

Lui : Je suis ouvert d'esprit.

Elle : Non... votre timidité vous arrête encore docteur.

Lui : Vous prenez tout ce qui « peut » être ?

Elle : Mieux, tout ce qui « doit » être.

Lui : Comment pouvez-vous avoir de telles certitudes dans un domaine aussi peu certain que l'Amour ?

Elle : Ce qui doit être, c'est parfois aussi l'échec et les lamentations. Ne pas avoir peur de l'échec. Jamais...

Lui, laissant planer un petit moment : Je paraîtrais bien stupide si je posais la question maintenant sur ce qui doit être entre nous, n'est-ce pas ?

Elle : Ou pas.

Lui, réfléchissant : L'Avarice.

Elle, se remettant à genoux sur le canapé : Vous-ai je intimidé, docteur ?

Lui : À l'évidence. L'Avarice.

Elle, souriant : Non. Absolument pas. Jamais. Surtout en ce qui concerne les sentiments. Je n'aime pas qu'on n'exprime pas les choses qu'on ressent.

Lui : Il y a certaines choses que vous ne dites pas, pourtant.

Elle : Parce qu'il n'y a pas besoin de les dire, exprimer les choses qu'on ressent docteur, pas forcément dire... Les sentiments ne s'expriment pas que par les mots...

Lui : La Colère.

Elle : Je voudrais bien. Je voudrais parfois ressentir plus de colère. Mais je ne peux pas. Ma limite est le petit emportement que vous avez vu de moi tout à l'heure.

Lui : Vous avez peur de ce qui arriverait si vous débordiez ?

Elle : Non, je n'ai pas peur...

Lui : Alors pourquoi ?

Elle : Parce que ça serait la fin de tout ce que je suis. Je refuse la Colère parce qu'elle changerait totalement la nature de ce que je suis.

Lui : De la peur, donc, de ne plus vous contrôler ?

Elle, s'accoudant et regardant face public : Je vous ai dit qu'il y a un facteur inaliénable de la constance en moi. Pourquoi devenir autre chose si on a les moyens de rester qui on est et qu'on s'estime très bien ou parfait, selon sa dose d'orgueil, tel qu'on est ? (*Elle le dévisage.*) Hein ?

Lui : L'Envie.

Elle : Ah ça... oui, bien sûr !

Lui : Quels genres d'envies ?

Elle : J'envie ceux qui peuvent changer, qui n'ont pas de constance, qui ne sont pas parfaits. Je vous envie même vous, docteur, parce que vous êtes dans le siège du docteur. J'envie les gens plus intelligents que moi parce qu'ils pourraient me faire douter de ma raison d'être. Mais très honnêtement, ce n'est pas mon plus gros péché. Oh non. Et au final, si vous voulez une réponse claire, je crois que vous avez compris que je pêche par Orgueil et Gourmandise, principalement.

Lui : Un peu comme moi.

Elle, se rapprochant du bureau : Oui, « beaucoup » comme vous...

Ils se dévisagent un long moment. Il lui tend le verre, qu'il vient de remplir. Même geste que tout à l'heure, elle prend garde à ne pas toucher le docteur et boit. Elle a un petit air surpris. Elle rompt le charme presque mystique en désignant le verre...

Elle : Et quel est ce poison ?

Lui : Un de mes plus beaux cadeaux fait à moi-même.

Elle : C'est-à-dire ?

Lui : Je suis tombé amoureux d'un whisky en particulier et je n'ai eu de cesse d'en trouver toutes les versions et itérations. Et celui-là, c'est une rareté absolue que je me suis offerte... C'est un 1972 de la maison Tobermory, un Ledaig. Ou Letchik si vous êtes assez polyglotte pour le prononcer en gaélique.

Elle : Ça coûte cher ?

Lui : Hou. Une blinde.

Elle : Tiens, je ne vous aurais pas vu employer ce terme là. Combien ?

Lui : Les rares qui restent encore sur le marché doivent atteindre plusieurs centaines d'euros. Minimum.

Elle regarde le fond du verre, fait un p'tit hum de satisfaction et s'envoie le tout. Il la regarde, captivé, sans doute amoureux. Elle repose le verre et sourit.

Elle : Donc, j'ai bu là pour plus d'argent que ce que vous chargez pour une séance ?

Lui : Il y a des chances.

Elle : On remet ça ?

Lui : Un autre verre ?

Elle : Non, une autre séance...

Petit silence.

Lui : Qui sort cette fois ?

Elle, mutine : Moi... Embrumée par l'after-effect de votre whisky, là, qui m'a ramenée à un point précis de notre conversation, j'ai une pensée qui m'est venue...

Lui : Laquelle ?

Elle : A priori, c'est bien moi la patiente, non ?

Lui : Oui.

Il se verse un petit fond, sa main tremble. Elle embrasse son index et son majeur et lui fait un au-revoir.

Elle : À tout de suite, docteur.

Elle sort. Il reste un instant seul, essaie encore de sentir son parfum sur le verre. Sa main continue à trembler. Il arrête le tremblement avec l'autre main, boit, renverse la tête en arrière...

Lui : Et je deviens le vent éternel qui rejoint la lueur de l'astre qui brille seul... Je deviens l'astre sans souci, sans colère, sans échos du passé...

Scène 4 : Hommage à Bertolt

Elle frappe à la porte...

Lui : Entr...

Elle rentre sans avoir attendu. Elle le regarde les poings sur les hanches, puis se retourne vers le public.

Elle : Et si on arrêta de jouer la comédie ?

Lui, perturbé comme si elle n'était plus dans le texte : Qu... quoi ?

Elle lui jette un coup d'oeil avant de regarder à nouveau le public.

Elle : Je suis certaine que vous avez dû faire du théâtre quand vous étiez à l'école pour vaincre votre timidité, n'est-ce pas « docteur » ?

Elle replie l'index et le majeur de sa main droite pour signaler les guillemets. Et il en ira ainsi à chaque fois qu'elle prononcera le mot « docteur ».

Lui : À peine.

Elle : Alors... peut-être êtes-vous familier avec le principe énoncé par Bertolt Brecht de la distanciation ?

Lui, visiblement perdu : Quoi ?

Elle : Vous n'avez pas de quoi vérifier sur internet, là, au bureau ?

Lui : Non.

Elle : Dommage, vous auriez pu le lire aux spectateurs. Là, comme ça, je n'ai pas la formule exacte en mémoire.

Lui : Qu'est-ce que vous racontez ? Vous... vous...

Elle, moqueuse : Je... je... quoi ?

Lui : Vous aviez eu une révélation.

Elle : Oui, quand vous m'avez servi un vrai verre de whisky au lieu d'un liquide factice.

Lui, regardant son verre : Un « quoi » ?

Elle : Un liquide factice... Comme « tout » ce qui est ici.

Lui devient presque blanc... Elle le dévisage et s'approche plus près du public.

Elle : Il y a un public, là ! Des gens, ici. Ils attendent la fin de cette pièce. Ils attendent de savoir si on va s'embrasser ou s'embraser. Ils attendent de savoir qui je suis. Ils attendent peut-être même le bon moment pour s'en aller parce que ce n'est pas ce qu'ils attendaient de ce spectacle. Ils voulaient peut-être rire pour oublier tous les maux du quotidien...

Lui : Un... un public ?

Elle : Oui. Un public. Je peux même sauter de la scène et aller dedans...

Lui : C'est... c'est ridicule enfin voyons.

Elle : Non, ce n'est pas ridicule. Dans un jeu de faux-semblants, quelle est la vérité, la seule qui reste ?

Lui : L'âme...

Elle, fort : Et qu'est-ce qui fait l'âme du rôle si ce ne sont ses acteurs ?

Lui, un peu effrayé : Je... je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

Elle : Je ne suis pas en colère, rassurez-vous « docteur ». J'ai juste envie de regarder le public en face. Il reste quoi ? Trois ou quatre séances, avec celle-ci, avant le dénouement de la pièce ?

Lui : De l'après-midi.

Elle : Non, de la pièce...

Elle le regarde froidement. Il est gêné.

Lui : Et ?

Elle : Et je me dis que c'est dommage qu'on ne propose pas une autre version que celle voulue par l'auteur à ce que je suis ou ce que vous êtes.

Lui : L'auteur ?

Elle : Oui, l'auteur.

Lui : Mais, euh, je... je... i... i... il n'y a pas d'auteur, à moins que vous ne parliez du... *(Il fait un signe de l'index vers le ciel.)*

Elle : Je ne parle pas du Créateur à votre supposé rôle d'athée. Non, je parle de l'auteur qui a écrit ces lignes pour vous et moi.

Elle s'approche du bureau, il a un petit geste de recul.

Lui : Ce... c'est une comédie qui va ne durer que cette séance ?

Elle : Ou pas. Je ne sais pas combien de temps va durer mon improvisation.

Lui : Improvisation ?

Elle : Oui, je sais, je suis sensée respecter les règles. Mais justement. Pour être parfaitement honnête, il faudrait sans doute exposer l'autre visage qui ne serait pas montré sinon.

Lui : Quel visage ?

Elle : Mais celui de la comédie ! Nous sommes des comédiens, nous sommes sur scène et je suis en train de perturber le public, « docteur » !

Lui : Je... je suis désolé, je ne vois pas de public.

Elle : Ah, évidemment, vous pouvez essayer de sauver la scène, « docteur », en mettant en place la possibilité que je sois carrément « schizophrène ».

Lui : Euh...

Elle : Ne trouvez-vous pas étonnant qu'au bout de tout ce temps de la conversation nous n'ayons pas abordé mon problème et la, ou les raisons, qui font que je sois venue vous voir ?

Lui, un peu calmé : Eh bien je vous en prie, il est temps.

Elle : Hypothèse numéro 1, que je me permets donc de rajouter, je suis une comédienne qui veut essayer de jouer avec le public et le pousser à repenser sa perception de l'acte théâtral.

Lui : Ça, ça serait gratuit.

Elle : Pas si nous abordons le problème de l'intimité de l'auteur et de tout ce qu'il a voulu résoudre en se servant de vous et moi pour écrire cette pièce. Pas si la pièce a été écrite pour vous... euh... toi et moi spécifiquement, juste pour jouer un jeu qui ne pourrait pas être joué en vrai par lâcheté et qui prendrait alors le public en otage.

Lui, blême : Enfin, en même temps, si c'était le cas, ça serait le jeu de beaucoup d'auteurs, n'est-ce pas ?

Elle : Quel est l'intérêt d'une pièce si elle ne peut être jouée que par les comédiens pour qui elle a été écrite ? Comment d'autres acteurs sauraient-ils habiter les rôles que nous endossons et rendre tous les petits détails que nous, nous connaissons ?

Lui : Je ne sais pas trop. Je... je n'ai pas fait assez de théâtre au lycée.

Elle : « Docteur, docteur, docteur », est-ce que tu peux me citer le nom de quatre maladies mentales, là, tout de suite ?

Lui, très solitaire : Oui.

Elle : Cite-les moi.

Lui : La schizophrénie, les troubles obsessionnels compulsifs, la toxicomanie, les troubles schizo-affect...

Elle, sèchement : Ouais, c'est bon.

Lui : C'est bon ?

Elle : J'ai voulu piéger le comédien, mais je sens qu'il a bien travaillé son rôle.

Léger silence, il réfléchit pendant qu'elle le regarde droite et presque hautaine.

Lui : Et si j'étais un comédien, est-ce que le jeu que vous venez d'avoir ne serait pas né d'une envie d'improviser quelque chose de votre crû pour pousser plus loin la tension, ou le parallèle, entre les rôles et les acteurs ?

Elle se détache...

Lui : Hypothèse numéro un : vous êtes donc une actrice qui veut montrer la réalité de l'âme des comédiens derrière celle des rôles...

Elle : Oui. Et mieux, je peux déjà aussi dévoiler ce qui va se passer dans les autres séances pour que le public soit plus en capacité d'appréhender la véritable nature de ce qui est dans cette pièce...

Lui : Et qu'est-ce qui est exactement ?

Elle : Toi et moi. Le lien qui nous unit. Et qui peut avoir plusieurs visages dans la pièce, certes, mais qui ne sont que des ombres de la réalité.

Lui : Et quelle serait la réalité ?

Elle : Il n'y a que l'auteur pour la savoir.

Lui : Alors pourquoi est-ce que vous vous adressez au public et pas à l'auteur ?

Elle : Mais c'est ce que je fais en m'adressant au public, je prends l'auteur en otage.

Lui, regardant le public : I... i... il est présent, ici ?

Elle, le fixant à nouveau : Qu'est-ce que tu crois ?

Lui : Rien, je... en plus de votre passage au tutoiement, je note votre possible schizophrénie qui se rajoute à votre capacité à jouer la comédie et à votre quête de trouver ce qui fait l'âme.

Elle pointe du doigt le public.

Elle : Tu ne vois pas l'auteur, ni le public ?

Lui : Non.

Elle : Tu en es sûr et absolument certain ?

Lui, plus ferme : Oui.

Elle : Tu sais que je pourrais aller dans le public et même ramener quelqu'un ? Tu le sais ça, hein ?

Lui, qui n'y croit pas : Faites-donc.

Elle : Bien !

Elle le fait. Elle descend et ramène quelqu'un (un complice si c'est trop compliqué) par la main. « Venez, venez. » Lui reste assez figé tout ce temps là. Une fois revenue, elle sourit avant d'ordonner au docteur.

Elle : Touche-le (ou la) !

Lui : Je... je suis désolé, je ne vois personne.

Elle approche la personne du bureau et pose la main de cette dernière dessus.

Elle : Touche-le (ou la), je te dis !

Lui : Je suis vraiment désolé, je ne vois personne.

Léger silence. Elle regarde la personne.

Elle : Et si je lui demandais à cette personne de boire ton verre ?

Lui : Je vous verrais en train de boire le verre.

Elle : Et si je lui demandais à cette personne de te flanquer une gifle ? Une vraie, pas de celle qu'on donne au théâtre ?

Lui : Je vous verrais en train de me toucher « pour la première fois ».

Elle, un peu interloquée : « Pour la première fois » ?

Lui : Oui, pour la première fois.

Elle fixe un instant le docteur, soupire, puis prend la personne et la raccompagne à son siège. Pendant ce temps, en panique légère, il se verse un verre et boit. Elle revient.

Elle : Combien de fois avons-nous joué cette pièce ?

Lui : Jamais, c'est la première fois.

Elle, regardant le verre : J'aurais dû lui demander de sentir le verre... Elle aurait senti que c'était du vrai whisky.

Lui : Et quoi ? Ça aurait excusé votre improvisation aux yeux de cette personne imaginaire ? Mais ça ne l'aurait fait que dans votre tête. Je vous l'ai dit, je n'ai pas vu cette personne. À moins, bien sûr, que je ne sois qu'un comédien trop respectueux des règles et incapable de sortir de son rôle...

Elle : Sers-moi...

Lui : Bien sûr.

Il le fait. Elle prend le verre toujours en évitant de toucher le docteur.

Lui, décidant sans doute de rentrer dans le jeu : C'est étrange. Pourquoi voulez-vous encore boire ?

Elle ne boit pas. Elle ne fait que sentir le verre.

Elle : Bon sang, c'est vraiment un jeu de gamin. Mettre un véritable alcool avec tout ce qu'on doit s'enfiler pendant ce spectacle.

Lui : Ça serait encore plus gamin si vous n'aimiez pas le whisky. Mais vous m'avez dit que vous aimiez tout, n'est-ce pas ?

Elle, en reposant le verre : Je goûte de tout, et je tente d'apprécier tout, entre tenter et arriver, c'est différent.

Il reprend le verre et fait jouer le liquide dedans entre ses doigts. Sa main tremble.

Lui : Est-ce que le « jeu » est fini ?

Elle : N'est-ce pas déjà un jeu que de simplement être dans la vie ? Alors, tu penses bien ici...

Lui : Est-ce que vous allez m'exposer vos autres possibles, les autres raisons pour lesquelles vous pourriez être ici, que cela soit ou non une pièce, ou est-ce que je dois attendre les autres séances ?

Elle : Je ne sais pas. Je trouve qu'elle n'était pas mal mon idée de donner les clés au public avant des jouer les scènes, non ?

Lui : Vous me faciliteriez le travail, considérant que je suis votre seul public.

Elle : Je peux ramener plus de monde et leur demander de te soulever, tu sais.

Lui : Et je dirais que je ne ressens rien et que je suis resté vissé sur mon siège.

Elle va s'asseoir. Silence assez long.

Lui : Alors ?

Elle : Je réfléchis.

Lui : Ah.

Elle : Tu... Non... Vous... Vous n'aimez pas les silences ? Vous avez peur que le public croit que l'un d'entre-nous ait oublié son texte, n'est-ce pas ?

Lui : Je suppose que l'on pourrait improviser...

Silence, encore.

Lui : Alors ?

Elle : Je continue de réfléchir.

Lui : Si vous voulez, je les expose, moi, les hypothèses, si ça vous fait plaisir. Après tout, au stade où on en est, ça serait bien normal qu'on essaie de décanter un peu tout cela.

Elle, le défiant : Eh bien... va... euh... allez-y.

Il serre son verre, arrête son tremblement et regarde un peu partout, même face public.

Elle : Alors ?

Lui : Boire, ça donne envie de... euh...

Elle : De pisser ?

Lui : Oui.

Elle : Vous n'avez pas pris vos précautions avant ?

Lui : Je ne pensais pas boire autant. Ça vous gêne si j'y vais ?

Elle : Eh bien, je vous en prie.

Il se lève et sort à cour. Elle se redresse et s'assied sur le bureau pour regarder le carnet, puis fixe cour.

Lui, hors champ jusqu'à la fin de la scène : Merde.

Elle : Quoi donc ?

Lui : Je suis bloqué.

Elle : Comment cela ?

Lui : Je... je n'y arrive pas, là... Ça me gêne qu'on entende le bruit. La cuvette est toujours du genre à moitié pleine et...

Elle : Ne vous gênez pas, c'est la nature, et puis, puisque vous pensez qu'il n'y a pas de public, il n'y a que moi comme « auditrice »...

Lui : N'empêche, ça me gêne.

Elle, souriant un peu face public : Ne comptez pas sur moi pour faire des vannes grasses du genre, je peux vous la tenir si vous voulez.

Lui : Vous venez de le faire.

Elle rigole. Silence. Elle regarde à nouveau à cour.

Elle : Alors ?

Lui : Ben non, j'y arrive vraiment pas.

Elle, narquoise : Ah mince !

Lui : Est-ce que vous, vous pourriez chanter une chanson pour couvrir le bruit, s'il-vous plaît ?

Elle : Une chanson ?

Lui : Oui, une chanson...

Elle : Hum... Avez-vous une chanson préférée ?

Lui : Non. Je chanterais bien, mais je ne suis pas très doué... Choisissez ce que vous voulez.

Elle : Vous êtes sûr ?

Lui : Oui, oui, de toutes les manières, c'est pour couvrir le bruit, c'est à peine si je pourrai entendre les paroles.

Elle : D'accord.

Elle s'éclaircit la gorge et chante envoûtante...

Elle :

Je suis la mort, la mort, la mort, au bout du chemin.

Je suis la mort, la mort, la mort, le coup du destin.

Tranquillement, je chemine...

Tranquillement, j'assassine...

Je suis la mort, la mort, la mort qui prend tout.

Je suis la mort, la mort, la mort qui tait tout.

Sereinement, sans souci...

Sereinement, sans merci...

Je coupe les longs fils,

Je coupe les p'tits fils.

Je suis la mort, la mort, la mort éternelle.

Je suis la mort, la mort, la mort habituelle.

Je ne choisis pas mes proies,

Ce sont elles qui viennent à moi.

Je tue à petits pas.

Je tue avec fracas.

Peu importe la façon,

Il faut s'faire une raison.

C'est toujours moi qui gagne...

C'est toujours toi qui cagne...

Je suis la mort, la mort, la mort qui vaincra,

Je suis la mort, la mort, la mort qui prendra.
Peu importe ton âge...
Peu importe ton image...
Et au bout de ma nuit, tu sauras, tu sauras,
Et au bout de la vie, tu seras tout à moi...

Scène 5 : Animus / Anima

Un silence un peu pesant s'est installé... Elle vient de finir de déclamer sur un ton un peu lugubre – ou de l'humour noir - quelque chose qui vient de rompre le ridicule ou l'absurde de l'envie de pisser. Il revient de cour, l'air satisfait, les deux mains en avant comme s'il venait de se les sécher. Le ridicule revient. Elle le regarde en s'asseyant sur le coin du bureau.

Lui : Ne vous inquiétez pas, j'ai lavé mes mains.

Elle, drôle et cynique : Tant mieux.

Lui, un peu précieux : Je vous en prie, c'est la moindre des choses. Les gens sont si peu respectueux de l'hygiène de nos jours.

Elle : On va continuer longtemps dans les banalités ?

Il s'assied et la fixe, les mains toujours levées en avant.

Lui : J'essayais de déridier la situation. C'est quand même absurde : le sèche-main ne fonctionne pas. Déjà que j'ai dû m'absenter pour ce besoin naturel, c'est quand même idiot de me retrouver quelques instants dans cette position...

Elle : Comme si elles allaient sécher plus vite, vos mains.

Lui : Je sais c'est ballot, mais c'est pour éviter de tacher mon costume.

Elle : Il est bon marché...

Lui : Hum...

Elle : Quoi, ça vous vexe que je remarque que vous portiez des habits bon marché ?

Lui : Un peu...

Elle : Parce que ça ne correspond pas au portrait que vous avez fait de vous d'un type qui peut se payer une bouteille à plusieurs centaines d'euros ou aller s'égarer dans un club de fumeurs de cigares avec des amis de la haute ?

Lui : Je pourrais avoir des difficultés financières passagères que j'apprécierais de ne pas voir remarquées. Je pourrais avoir trouvé cette idée des séances courtes, juste pour me faire plus d'argent avec plus de clientes.

Elle, posant la main sur le bureau près du verre : Qu'est-ce qui vous a amené à avoir des difficultés financières ? Y aurait-il des défauts dont vous ne m'auriez pas parlé ?

Petit silence. Il regarde la main, le verre et remonte sur le visage d'Elle.

Lui : Ah. Nous rentrons « enfin » dans une des hypothèses concernant votre venue dans ce cabinet...

Elle : Oui.

Lui : Et celle-ci est ?

Elle : À vous de me le dire. Vous m'avez dit que vous pourriez m'exposer les hypothèses juste avant d'aller satisfaire votre besoin naturel.

Lui, souriant : Satisfaire mon besoin naturel...

Elle : Allons bon...

Lui : C'est amusant, je vous aurais plus imaginée réutilisant le mot « pisser ».

Elle : Ah.

Elle retire sa main et va se poser dans le canapé, le dos droit, le coude sur la cuisse, la main sur le menton, dans une posture de réflexion.

Lui : Mais euh, ça me va très bien cette façon de parler, aussi.

Elle : Vous vous oubliez...

Lui : Comment-cela ?

Elle : Les hypothèses, concernant ma présence, ici.

Lui : Ah oui.

Il agite ses mains pour finir de les sécher, caresse son verre, la regarde. Il la jauge.

Elle : Alors ?

Lui : Hum...

Elle : Alors ?

Lui : Pourquoi est-ce que vous ne m'appellez plus docteur ?

Elle : À votre avis ?

Lui : Je ne sais pas.

Elle : Tant pis. Vos hypothèses alors ?

Lui, énumérant avec les doigts et laissant un temps entre chaque hypothèse : Mes théories étaient assez simples... Un, vous avez un grain d'une nature qui reste encore à découvrir entre le schizo-affectif et la schizophrénie. Deux, vous avez une amie qui vous a parlé de ma manière de faire et vous êtes venue me tester ou la venger parce que c'est possible que, sans le vouloir, j'aie causé du tort à certaines clientes. Ou trois, vous êtes juste un songe et je suis en train de rêver.

Elle : Oui. Mais il y a d'autres hypothèses.

Lui : Lesquelles ?

Elle : Je vous soupçonne de les connaître déjà.

Lui, après une gorgée : J'ai donné mes hypothèses, à vous de jouer maintenant.

Elle : D'accord.

Elle se gratte un peu le menton et se redresse.

Lui : Alors ?

Elle : Je commence par la « moins pire », vous voulez bien ?

Lui, souriant : Entendu.

Elle : Je suis votre anima.

Lui, éberlué : Quoi ?

Elle : Je suis votre anima. Vous êtes mon animus.

Il pose son verre, petit flottement. Il s'éclaircit la gorge.

Lui : Exposez.

Elle : Je suis venue pour qu'on se complète, pour qu'on ne forme plus qu'un.

Lui : Un couple ?

Elle : Non, « plus que cela ».

Lui : Comment cela ?

Elle : Je vous l'ai dit, ne former plus qu'un.

Lui : Vous êtes versée aussi sévèrement dans les légendes grecques que nordiques ?

Elle : Ou la psychologie primaire.

Lui : Êtes-vous sûre que vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé avec les trois seules clientes qui m'aient posé problème dans ma carrière et la raison pour laquelle vous auriez pu être amenée par l'une d'entre-elles pour la venger ?

Elle : Non. Pour cette séance, je voudrais que vous considériez cette hypothèse : je suis l'autre partie de votre âme immortelle docteur, ou « pas docteur », l'anima qui doit fusionner avec l'animus.

Lui : Du coup, on arrête avec l'histoire des comédiens ?

Elle : En cherchant le comédien derrière nous, je cherchais l'âme.

Léger silence, il pose son index sur sa lèvre inférieure et joue de l'autre main avec son verre tremblant. Elle s'est mise à marcher, à occuper la scène.

Lui : Animus, anima... Et co... comment allons nous fusionner ?

Elle joint ses mains, face public puis les sépare en les levant.

Elle : Je ne sais pas. Nous avons été séparés il y a si longtemps que ni vous, ni moi, n'avons la possibilité de savoir cela pour l'instant.

Lui, un peu affecté : Oh ben dites-donc...

Elle : Oui, hein ?

Lui : Et euuh... Est-ce que le moyen de se retrouver ne serait pas tout simplement le « physique » ?

Elle : C'est que je ne sais pas trop encore si nous sommes là physiquement ou spirituellement. Les deux possibilités se tiennent.

Lui, redressant ses mains comme tout à l'heure : Je pencherais quand même pour « physiquement ». Je viens tout de même des toilettes et de me laver les mains.

Elle : Ou vous venez d'imaginer tout cela.

Lui : Ça serait quand même un peu bizarre d'imaginer tout cela.

Elle : Pas si cela fait partie des verrous qui nous empêchent de nous retrouver.

Lui : Oui... Mais alors, dans cette hypothèse, peu importe que l'on soit là physiquement ou spirituellement puisque, de toutes les manières, l'animus et l'anima sont de nature spirituelle.

Elle : C'est juste que la manière de se retrouver risque de différer un peu.

Elle lève à nouveau ses mains, face public et les regarde. Elle va lui répondre sans le regarder.

Lui : Vous pensez que cette manière à avoir avec vos mains ?

Elle : Qu'avez-vous remarqué de mes mains ?

Lui : Elles sont plus sûres que les miennes, elles ne tremblent pas.

Elle : Oui, et encore ?

Lui : Elles ne m'ont pas touché. Pas une seule fois.

Elle : Ce qui n'est pas anormal dans la relation que nous devrions avoir dans ce cabinet.

Lui : Oui, mais il y aurait pu au moins avoir une poignée de main... et c'est comme s'il y avait quelque chose d'important, de très important pour vous dans cet acte de toucher.

Elle le fixe un court instant puis revient sur ses mains.

Elle : De « très important », oui.

Lui : Vous avez un problème avec le contact physique ?

Elle lui témoigne à nouveau un petit coup d'œil avant de laisser courir ses mains comme si elle jouait avec des fils et en coupait certains.

Elle : Il faut croire.

Lui : Et vous ne voulez pas m'en dire plus là-dessus ?

Elle : Pas à cette séance.

Il regarde les mains qui continuent à danser.

Lui : Vous voudrez bien admettre que vos mains, ou ce contact physique, sont peut-être la clé pour retrouver votre animus...

Elle : Il serait difficile d'admettre le contraire...

Elle regarde ses mains qui continuent leur danse, presque autonomes.

Lui : Bien... Mais alors, euh, en tant qu'anima, comment m'avez vous retrouvé ?

Elle : « Qui » a retrouvé « qui » ?

Lui : A priori, c'est vous qui avez choisi de venir dans ce cabinet.

Elle : C'est vous qui avez choisi récemment cette formule de séances courtes uniquement avec des femmes... Peut-être que vous saviez inconsciemment que c'était le moyen pour vous de partir en quête de votre anima et que cette dernière finirait par se pointer un jour.

Lui : Ah !

Elle, s'asseyant enfin, l'air satisfait : Ah.

Lui, un peu perplexe : Et vous, comment avez-vous choisi de venir à ce cabinet ? Quel a été votre ressenti pour venir jusqu'ici ? C'est une quête qui

vous est plus consciente qu'à moi, visiblement, puisque j'aurais agi presque sans m'en rendre compte avec mon annonce.

Elle : Les runes. J'ai tiré les runes lorsque j'ai vu l'annonce dans le journal.

Lui : Non ?

Elle : Si. Du moins, d'après ce dont je me souviens.

Lui : Et votre ressenti en tirant les runes ?

Elle : La vérité, j'ai eu Odin, la rune blanche. Certains tirent les runes sans utiliser Odin, mais je ne saurais m'en passer.

Lui : Je suis désolé, je ne suis pas familier avec la divination.

Elle : Oh, plus que la divination, les runes sont plutôt un outil de la synchronicité, elles permettent de mettre en relation le divin et le mental en nous pour nous aider à décrypter les clés du quotidien ou les directions à prendre.

Lui : Hum, pas besoin d'aller chez le psy alors ?

Elle : Il est facile de se leurrer lorsqu'on tente de les interpréter soi-même, il est parfois bon d'avoir un avis extérieur.

Lui : Il y a combien de runes dans un tirage ?

Elle : Ça dépend. Moi, je le fais avec trois. Trois c'est le bon chiffre. Le nombre de patientes qui...

Lui, la coupant : Et qu'avez-vous tiré ?

Elle : Mes trois hypothèses. Gyfu, Peorth et la rune blanche.

Lui : Ce qui indique ?

Elle : Mes trois hypothèses. Une union spirituelle, un guide pour être aidé avec la révélation de secrets du passé ou « Odin ».

Lui : Euh... Ce n'est pas forcément clair.

Elle : C'était mes runes, et ma manière de les percevoir.

Lui : Oui, et ?

Elle : Et ma manière de les percevoir, c'est que je suis votre anima. Peu importe que nous soyons chair ou esprit. Nous sommes une âme jumelle qui ne demande qu'à se reconnecter.

Lui : Et tout ce dont nous avons parlé jusqu'à présent, les obstacles, les différences, les jeux, ça fait partie d'un processus qui va durer jusqu'à la fin de l'après-midi, et ensuite, pouf, ça y est, nous serions reconnectés ?

Elle : Je n'ai pas dit que c'était aussi simple que cela, mais il y a de l'idée.

Lui : Je ne suis pas particulièrement convaincu.

Elle : C'est normal, vous êtes l'animus, vous êtes rebelle, vous êtes défiant, vous avez peur de perdre votre intégrité ou vos petites habitudes.

Lui : Et vous, non ?

Elle : J'ai la curiosité pour moi. J'ai la volonté de tout goûter, j'ai envie de ne pas avoir de frontière et je crois qu'il y a un espoir.

Lui : Un espoir ?

Elle : Oui, pour nous, d'être réunis.

Lui : En somme, vous êtes tombée amoureuse d'une annonce en tirant les runes et vous vous êtes persuadée qu'il faudrait confronter votre fantasme à la réalité ?

Elle : Pas amoureuse, non.

Lui : Quoi, alors ?

Elle : C'est plus que ça.

Lui : Plus qu'amoureuse, c'est la passion. C'est destructeur.

Elle : Non plus.

Lui : Quoi, alors ?

Elle : Je suis tombée en absolue nécessité.

Petit silence... Il cesse de jouer avec son verre. Elle le dévisage.

Lui : Qui est ?

Elle, regardant ses mains : Nous ne devons faire qu'un, je vous l'ai dit.

Lui : Et comment ? Vous allez me toucher et on aura une épiphanie tous les deux, c'est ça ?

Elle : C'est ce que vous semblez suggérer et ce que je semble percevoir.

Lui : Alors pourquoi ne pas me toucher, là, tout de suite, maintenant ?

Elle : Parce qu'on n'a pas encore exploré les deux autres hypothèses...

Lui : Dommage, vous auriez pu commencer d'abord par les deux autres.

Elle, soudain grave : Non, croyez-moi...

Il est un peu surpris par le ton. Il fait une moue de la bouche...

Lui : Hum, bon, eh bien alors en considérant du mieux que je peux votre fantasme d'animus et d'anima, est-ce que vous ne pensez pas que ma manière pourrait être aussi incluse dans votre procédé pour nous rejoindre ?

Elle : Le fait de s'embrasser ? Oui, sans doute, aussi. C'est du toucher après tout.

Il sourit, même si elle vient de dire cela sur un ton un peu distant.

Lui : Ah.

Elle : Ça vous fait plaisir, hein ?

Lui : Oui, du moment que cela ne vous fasse pas péter les plombs ensuite.

Elle fronce un peu les sourcils, presque inquisitrice.

Elle : Ah oui, cette histoire de vengeance d'une patiente qui s'est sentie meurtrie.

Lui : Je croyais que vous n'étiez pas intéressée par cette histoire.

Elle : Non, à la prochaine séance, je serai intéressée.

Lui : Sachez juste qu'on ne peut pas toujours tout décrypter de l'âme humaine. Vous ne pouvez pas m'avoir deviné en entier même si vous avez vu juste dans mon jeu qui permet de se prémunir des cas trop critiques en commençant par « Voulez-vous m'embrasser ».

Elle : Mais pas de se prémunir des nymphomanes.

Lui : Je ne fais pas dans les nymphomanes.

Elle : À d'autres. Au moins une fois... je parie que si vous avez eu un problème avec une patiente, c'était à cause de ça.

Lui, gêné : La nymphomane révèle vite son problème en séance et ça ne serait pas la soigner que de l'embrasser.

Elle : Oui, peut-être. Mais la chair est si faible... Et puis... Que sais-je ? Je ne suis pas psychiatre.

Lui : Oui, c'est vrai. Quelle profession exercez-vous dans la vie ? Nous n'avons pas abordé le sujet.

Elle, souriant : Je suis anima.

Lui : Sérieusement.

Elle : Ça dépend.

Lui : Ça dépend de quoi ?

Elle : Des hypothèses, je vous l'ai dit.

Lui : Et là, maintenant, en tant qu'anima, incarnée dans un corps de chair ou dans l'illusion d'un corps de chair, quelle serait votre profession ?

Elle, regardant ses mains se remettre bouger : Actrice, marionnettiste...

Lui : Oh.

Elle : Quoi ?

Lui : J'ai toujours eu un peu peur des marionnettes. Je ne supportais pas cela étant enfant.

Elle : Pourquoi ?

Lui : Elles n'étaient pas la vie. Elles n'étaient pas libres. Elles étaient les esclaves bêtes et serviles de celui qui les dirige, obligées de prendre des voix toutes plus débiles ou affectées les unes que les autres.

Elle : Vous n'avez jamais vu un vrai spectacle de marionnettes ?

Lui : Non, juste des trucs du genre guignol, pour enfant.

Elle : Alors, ne laissez pas votre gros macho d'animus juger.

Elle agite encore un peu ses doigts.

Lui, *l'observant assez fasciné* : Et...

Elle : Et quoi ?

Lui : Et si j'étais une marionnette entre vos doigts ?

Elle : J'allais y venir.

Lui : Intéressant.

Elle, *se redressant* : Est-ce que nous pouvons passer à la prochaine séance ?

Lui : Oui... certainement.

Elle pose les mains sur le bureau après les avoir fait danser.

Elle : J'aimerais cette fois-ci que vous sortiez, si cela ne vous gêne pas.

Lui, *un peu amusé* : Mon gros macho d'animus est déjà sorti deux fois, il peut bien recommencer.

Elle, *désignant jardin* : Alors je vous en prie, mon animus. Je vous en prie.

Ils se redressent, se toisent, font le tour l'un de l'autre, une petite spirale dansée, presque envoûtante. Elle lui adresse à nouveau la sortie. Il sourit et sort. Elle se dirige vers le bureau, regarde le carnet, prend le stylo et s'assied dans le fauteuil du psychiatre.

Elle : “ Et au bout de ma nuit, tu sauras, tu sauras... Et au bout de la nuit, tu seras tout à moi. ”

Scène 6 : Inversion

Elle fait un petit dessin dans le carnet... Il entre souriant. Elle lève la tête un peu sévère.

Lui : Dites, juste le temps de prendre l'air dans le couloir, j'ai eu un petit éclair. Rien dans votre hypothèse de l'animus anima ne vient infirmer mes hypothèses, cela aurait plutôt tendance à vous placer dans le registre du schizo...

Elle le regarde vraiment glacé. Il ne continue pas.

Lui : Il y a un problème ?

Elle : Vous ne frappez pas avant d'entrer ?

Lui : Ben, je suis chez moi quand même.

Elle : Ou pas.

Lui : Quoi ?

Elle, froide : Asseyez-vous, monsieur.

Lui : « Monsieur ? », vous me servez du « monsieur », maintenant ?

Elle : Asseyez-vous, s'il-vous-plaît.

Lui, tentant de cerner le nouveau jeu : Ben justement, il ne me plaît pas trop.

Elle : Forcez-vous.

Lui : Hum.

Elle a un geste appuyé et moins glacial de la main...

Elle : Je vous en prie...

Lui : Bon, d'accord.

Il s'assied, elle le fixe en jouant avec le stylo. Il sourit. Elle attend.

Lui : Bon... Quel est le jeu cette fois-ci ?

Elle : Ça vous intrigue, hein ?

Lui : Oh ben... il faut dire que c'est un joli numéro de maîtresse femme.

Elle : Ou pas.

Lui : Ou pas ?

Elle : Oui, « ou pas ».

Lui : Mais qu'est-ce que c'est cette fois-ci bon sang avec tous ces « ou pas » ?

Elle : Réfléchissez.

Lui : Non, je vous ai déjà donné mes suppositions vous concernant et franchement, je penche de plus en plus pour ma solution première. Et puis je suis persuadé qu'on doit généralement faire confiance à sa première opinion. Et comme une hypothèse n'en exclut pas forcément une autre, on peut toujours tenter d'inclure les autres hypothèses dans celle qui paraît la plus évidente.

Elle, souriant : Le rasoir d'Ockham : pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple... Et vous subsumeriez quoi dans quoi ?

Lui : Un trouble schizophrénique, doublé d'un bon jeu d'acteur doté d'une excellente éducation pour employer des verbes comme subsumer, avec la possibilité que vous soyez là, en plus, pour venger quelqu'un. Je laisse tomber le rêve même si l'idée avait quelque chose d'agréable...

Elle : Quoi d'agréable ?

Lui, plus calme : Vous ressemblez à un de mes fantasmes féminins.

Elle : Ah ?

Lui : Oui. J'en ai pas beaucoup, il n'y a que trois modèles de femme que je porte aux nues... Vous en êtes un. Et c'est toujours un peu plus intimidant pour moi d'avoir des conversations avec ces modèles. Mon cerveau primaire ne peut s'empêcher de fonctionner en mode : « Il faut que je devienne quelque chose avec cette femme. »

Elle : Quelque chose ?

Lui : Le sexe vient toujours en premier, mais d'autres aspects de ma psyché viennent à la rescousse pour tenter de sublimer la pulsion de sexe en autre chose, le « quelque chose » ...

Elle : Amitié ? Maître à penser ? Correspondant ? Confident ?

Lui : Ce qui convient le mieux au fantasme que je ne voudrais pas voir briser.

Elle : Et comment avez-vous fait pour ne pas briser le fantasme qu'avait été votre femme ?

Lui : Oh, je n'ai pas épousé une femme qui fut un fantasme. J'ai épousé l'intelligence. Bien sûr, ça aidait que d'autres choses aillent bien : des passions

communes, l'humour ou les opinions politiques ou religieuses. Ça aidait aussi qu'elle ne fût pas ce que je ne peux vraiment pas supporter chez une femme sur le plan physique.

Elle : Qu'est-ce que vous ne supportez pas chez une femme sur le plan physique ?

Lui, se redressant un peu : Je préfère garder ça pour moi. Vous ne voulez pas plutôt me demander comment cela se fait qu'un homme comme moi puisse se marier avec une femme pour son intelligence plutôt que pour son sex appeal ?

Elle : Pour flatter votre ego et vous penser supérieur au commun des mortels qui est d'abord attiré par le physique.

Il blêmit un peu. Elle repose le stylo.

Elle : Aurais-je touché un point sensible ?

Lui : C'est une réflexion que je me suis faite quand ma femme est morte.

Elle : Avez-vous porté le deuil longtemps ?

Lui : Elle est morte dans un accident, ce fut soudain. Je n'ai pas eu le temps de me préparer. Oh bien sûr, j'étais comme tout le monde, j'avais parfois ces idées morbides quand elle partait loin.

Elle : Que faisait-elle comme travail ?

Lui : Elle vendait des chaussures, des chaussures de luxe. Elle avait parfois à se déplacer très loin.

Elle : Et donc, le deuil ?

Lui, avec la tristesse qui monte : Pas très longtemps. Je n'ai pas voulu m'apitoyer sur mon sort. J'ai voulu tirer un trait. J'ai déménagé et je me suis installé ici pour une nouvelle vie, différente, et ne plus regarder le passé.

Elle : Vous avez rompu tous les ponts ?

Lui : Tous.

Elle : C'était il y a combien de temps ?

Lui, la voix remuée par le chagrin : Trois ans.

Elle le regarde pleurer. Elle fouille dans sa poche, sort un mouchoir et le lui tend en bout de table. Il n'aurait qu'à tendre son bras lui aussi pour le saisir. Il ne le fait pas. Il reste trois-quart face, regard direction le public.

Elle : Et ça vous arrive pourtant encore de pleurer ?

Lui, s'essuyant avec les doigts : Bien sûr, surtout quand on approche de la date anniversaire de sa mort ou de sa naissance.

Elle : Des dates proches ?

Lui : Non, bien réparties. Tous les six mois, j'ai un coup de déprime qui dure quelques jours.

Elle : Et vous faites quoi ?

Lui : Ça dépend. Je bois pas mal le plus souvent. Ou je pars en voyage.

Elle : Êtes-vous dans une de ces périodes en ce moment ?

Lui : Oui, on approche de la date fatidique.

Elle, regardant le verre : Êtes-vous certain que « vous buvez pas mal » que lorsque vous êtes proche de la date fatidique ?

Lui : Je ne suis plus certain de rien.

Elle : Vous m'avez pourtant dit que vous n'aimiez pas boire seul.

Lui : Boire seul jusqu'à l'ivresse mais le chagrin est un partenaire comme un autre. Vous aussi, par exemple.

Petit silence... Elle porte un vague instant le stylo à ses lèvres. Un soupçon d'Eros dans le Thanatos.

Elle : Vous n'avez jamais essayé de séduire une de vos patientes du temps où vous étiez marié ?

Lui : Si. Mais je n'aurais jamais risqué le sexe. Ma femme a toujours su mon besoin de séduire. Elle l'acceptait à sa manière. Elle n'avait pour seule exigence que ma fidélité physique. Ce qui est un peu convenu, j'entends bien. Mais intellectuellement, notre rapport étant suffisant et mes fantasmes pratiques pour les soirs où elle n'avait pas « envie », je dois avouer que j'ai respecté la part du physique.

Elle : Vous ne croyez pas en la fidélité, n'est-ce pas ?

Lui : Pas une seconde, mais quand deux personnes se rencontrent, il y a ce contrat moral qu'elles établissent entre elles. Avec certaines personnes, cette fidélité est une condition sine qua non du rapport de couple. C'est relativement irrationnel, sauf à considérer la transposition dans le royaume de la Chair de cette quête de l'animus et de l'anima...

Elle : Avez-vous eu le temps d'établir ce contrat moral avec les femmes que vous avez eues dans ce cabinet ?

Lui : Je n'en ai pas eu tant que ça, je vous l'ai dit.

Elle : Oui, mais vous avez mentionné une histoire qui s'est mal passée. Une femme qui a mal accepté ce que vous avez vécu avec elle et qui pourrait être à même de se venger.

Lui : Ah ça...

Elle : Oui. Il est peut-être temps d'en parler, non ?

Lui, finissant de sécher ses larmes : Ben dites-donc, vous... vous seriez aussi adepte de la thérapie rapide de choc si vous étiez à ma place.

Elle, très calme et posément : Je « suis » à votre place.

Il la regarde, elle serre son stylo et joue un peu avec.

Lui : Vous voulez dire...

Elle : Ah, en-fin ! Il com-prend !!!

Elle vient de frapper la table de sa main libre. Il se retourne vers elle.

Lui : Ah bravo, très joli !

Elle : Ou pas.

Lui : Vous n'allez pas recommencer avec vos « ou pas » !

Elle : Si. Il a fallu que je me place à votre niveau, que je rentre dans votre jeu, que j'applique certaines de vos méthodes. Je ne saurais dire si elles sont jolies ou si ce que j'ai fait est joli.

Lui, se redressant : Donc, la seconde hypothèse, ou la troisième si on tient compte du pétage de plomb de la comédienne, est que nos rôles soient inversés ?

Elle sourit puis fait un petit geste sec du stylo, intimant l'ordre de s'asseoir.

Lui : Je n'ai pas envie de m'asseoir.

Elle : Pourquoi ? Vous avez peur de la vérité ?

Il regarde le canapé.

Elle : Le canapé, c'est la place du patient. Le canapé, c'est la place où vous aimez aussi rêver. Je suis certaine que vous buvez dans ce canapé les soirs de chagrin ou de déprime. J'ai vu des tâches de liquide.

Lui : Votre hypothèse ne tient pas.

Elle : Pourtant, je vous assure que vous devriez considérer la solide probabilité que le rasoir d'Ockham ait tranché en faveur du fait que je sois votre médecin et que vous soyez mon patient.

Lui : Alors comment est-ce que je me serais retrouvé dans « mon » cabinet pour « ma » thérapie ?

Elle : Traitement de choc. Lieu familial. Confrontation au réel après l'imaginaire. Jeu de rôle.

Il regarde un peu partout et s'arrête face public pendant qu'elle énumère les faits assez froidement. Lorsqu'elle a fini de parler, elle observe son intérêt pour le mur face public.

Elle : Vous avez remarqué quelque chose ?

Lui : Un public ?

Elle : Je ne sais pas, dites-moi...

Lui : Est-ce que mon traitement pourrait être l'objet d'une observation par d'autres professionnels de santé ou des étudiants ?

Elle : Tout dépend. Est-ce que vous voyez quelque chose ?

Il sourit tout en fixant vraiment le public et des gens dans la salle.

Lui : Non.

Elle : Vraiment ?

Lui : Non, il n'y a personne. Il n'y a que ce mur sur lequel je n'ai jamais voulu mettre de tableaux.

Elle, *tout en fixant vraiment le public et des gens dans la salle* : Et alors ? Qu'auriez-vous aimé mettre dessus s'il vous en était venu l'idée ?

Lui : Virgile et Dante aux enfers, de Bouguereau et sans doute aussi un dessin de ma femme.

Elle : Que dessinait-elle ?

Lui : Principalement trois choses : des chaussures, des bâtiments et paysages.

Elle : Y-a-t-il un tableau en particulier d'elle que vous auriez accroché ici ?

Lui : Oui. Un petit dessin qu'elle avait fait d'une abbaye en Belgique, noyée dans la brume et à moitié cachée par des grands chênes dénudés et presque squelettiques.

Elle : Pourquoi ne l'avoir jamais accroché ?

Lui : Je vous l'ai dit, je ne veux être triste que deux fois l'an. Et puis comme elle est morte en Belgique.

Petit temps... il revient vers le canapé. Il s'assied.

Lui : Vous savez, ce qui est étonnant dans cette histoire d'animus et d'anima ? C'est que je n'ai jamais eu cette sensation avec ma femme. Jamais.

Elle : Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas eu d'enfants ?

Il se frotte les deux mains entre ses jambes écartées.

Lui : Je... je suppose... en partie...

Elle : Ça vous manque donc à ce point de ne pas en avoir eu ?

Il redresse la tête et la regarde.

Lui : Est-ce que Carole a avorté ?

Elle, *un peu surprise* : Comment ?

Lui : Carole, la bourgeoise instable avec qui j'ai eu cette affaire stupide et cette sordide histoire de préservatif percé. La bourgeoise qui exige le test de paternité dans une clinique que possède son père. Je ferais le père idéal pour cette allumée.

Elle : Oh. Ça...

Lui : Oui, ça. Vous aviez bien dit que vous aborderiez ce problème en détail au cours de cette séance, non ?

Elle : Oui, oui... mais je ne traite pas cette dame. Je ne sais pas ce qu'il en est.

Lui : Je n'en sais rien moi non plus, je jette tous ses courriers.

Elle : Ça vous ferait quoi d'être père, même si c'est avec une instable ?

Lui : Ça, c'est une question idiote.

Elle : Vous n'avez pas eu d'enfants avec votre femme, c'est peut-être là qu'est la cicatrice. Vous avez coupé tous les ponts, un enfant aurait pu être une ancre. Alors, forcément, voir qu'en un seul accident, avec une allumée, sans doute nymphomane, vous êtes capable de créer plus qu'en plusieurs années avec votre femme, ça doit vous remuer, non ?

Lui, sec : Oui, ça remue. Mais il me reste l'espoir futile que ça ne soit qu'une grossesse nerveuse ; cruel, qu'elle fasse une fausse couche ; ou simple que cet enfant soit le fruit d'une autre coucherie. Sans compter la possibilité que cette femme soit totalement folle au lieu de seulement à moitié, ce qui est possible vu comment tout est arrivé.

Elle : Tout est arrivé... (*Silence...*) Ça vous a rongé beaucoup que votre femme ne veuille pas d'enfants ?

Lui : De toutes les façons, deux enfants à la maison, ça aurait été trop pour elle. Je suis un handicapé du quotidien. Et puis, il n'y avait pas ce truc, là...

Elle : Ce truc ?

Lui : Animus, anima, deux qui font un ou trois ou plus.

Elle : Êtes-vous à la recherche de l'âme sœur ? Ou l'avez-vous été avec elle ?

Lui : Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il y a un vertige dans le fait de s'abîmer totalement en l'autre que je ne me suis sans doute jamais senti d'avoir. La recherche de l'âme sœur... L'âme sœur. (*Il soupire.*) C'est vous qui l'êtes d'après ce que j'ai compris.

Elle : Non, là, je parle en tant que thérapeute. Vous projetez-vous dans une nouvelle relation, avec la capacité d'avoir des enfants ?

Il a un petit moment de solitude, puis il la regarde.

Lui : Avec vous ?

Elle : Avec moi ?

Lui : Oui, si vous êtes mon anima, la logique spéieuse que vous avez maintenue jusqu'ici voudrait qu'en tant que votre animus, je puisse ressentir ce besoin impérieux avec vous, non ?

Elle pose son stylo, et caresse son menton.

Elle : Ressentez-vous ce genre de pulsion pour moi ?

Lui : Si je vous réponds oui, vous allez me parler du mécanisme de transfert et il serait facile d'imaginer que « l'enfant » que nous ferions ensemble serait ma guérison.

Elle : Non, je ne pense pas être ce genre de psychiatre, c'est vous qui l'êtes. Vous avez formulé exactement ce que vous pensez. Je n'ai pas besoin de vous le rabâcher.

Il la fixe.

Elle : Alors ? Ressentez-vous ce genre de pulsion pour moi ?

Lui : D'un coup, je ne sais pas si j'ai envie de vous gifler ou de vous embrasser. Alors vous faire un enfant, là, tout de suite sur le canapé, vous pensez bien...

Elle, avec un sourire : Synthétisons tous les éléments de votre pensée freudienne. Peut-être avez vous juste viscéralement envie de « m'embraser sauvagement » sur le canapé en me donnant des fessées ?

Il se redresse et pose ses mains sur le bureau.

Lui : La manière que vous avez d'exprimer le désir entre nous me fait penser qu'il ne s'agit pas que d'un désir de me soigner. C'est trop fort.

Elle : Ou pas encore assez.

Lui, s'énervant : Mais vous allez arrêter avec vos « ou pas ». Je n'aime pas vos « ou pas ». Ils m'énervent !

Elle : Non. Vous les adorez. Ils brisent les certitudes de votre quotidien, ils éclatent les schémas engoncés de vos pensées, ils vous guident vers la vérité.

Lui : Mais quelle vérité, à la fin ?!?

Elle : La nôtre, bien sûr ! Je ne cesse de le répéter.

Lui : La vérité sur notre rapport à tous les deux ? Mais il n'y a rien pour l'instant ! Et même si je n'ai jamais autant discuté en une heure avec femme, ce n'est pas possible d'avoir la vérité. Vous êtes trop évasive, trop...

Il s'arrête pour chercher ses mots.

Elle : Mystérieuse ?

Lui : Non.

Elle : Folle ?

Lui, se calmant un peu : Peut-être.

Il se rassied, vidé.

Elle, souriant : Qui est le plus fou des deux ?

Il la regarde, puis observe sa main qui tremble... Il lâche sa vérité.

Lui : Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je ne crois pas en la normalité de toutes les manières. Nous sommes tous meurtris. La chair blessée par l'âge ou les accidents de la vie n'est rien. L'esprit peut s'en accommoder. Les cicatrices de l'esprit sont pires. Elles sont invisibles... Si invisibles que presque rien ne peut les soigner, à part une chose encore plus invisible, l'âme... Ah... l'esprit et son invisible douleur, ses plaies suppurantes qui nécrosent la chair et gâtent même l'âme, cette douleur qui nous prive d'être complet ou totalement pur dans le rapport à l'autre ou à soi-même. Nous sommes tous des handicapés. Bien malin serait celui qui pourrait juger qui est le plus fou en une heure de conversation.

Elle : Bien malin, oui. Donc, les prêtres et les psys, même combat ? Ils ne pourront jamais soigner parfaitement l'âme.

Lui : Parfois, je crois que seule l'âme peut soigner l'âme. Nous sommes nos seuls médecins.

Elle se lève.

Lui : Vous faites quoi ?

Elle s'approche et se pose devant lui. Elle le domine debout, lui reste assis en redressant la tête. Elle penche son visage vers le sien mais s'arrête à quelques centimètres de sa tête. Silence. Il tend un peu la main vers sa joue, elle interpose un index entre leurs deux visages.

Elle, presque dans un murmure : Cette séance est finie.

Elle se dégage et sort à jardin, le laissant hagard et vidé. Il a les yeux un peu fous. Il fait mine un instant de tendre le bras vers elle. Il se redresse, regarde à jardin. Puis revient face public. Il fixe un point comme s'il avait décidé de mettre un tableau. Il fait le geste d'un cadre qu'il poserait là...

Lui : « Les larmes glissent, elles ne sont pas aussi solides que le vent et le cœur ouvert, j'écris ton nom, immortel... »

Un court silence et il va se rasseoir à son bureau. Il regarde la bouteille et se verse un trait qu'il boit cul sec avant de tourner la tête vers jardin.

Scène 7 : Le manteau noir.

Elle est hors champ, dans les coulisses, à jardin.

Elle, criant : Il est temps !

Il regarde à jardin les mains crispées sur son verre, il jette un coup d'œil sur son carnet. La vague de la peur passe sur son visage.

Elle, plus fort : Il est temps !!!

Lui, *bredouillant un peu* : Temps pour quoi ?

Elle : Me laisseras-tu entrer ?

Lui : Ah, on... on reprend le tutoiement...

Elle : Oui, tu peux me tutoyer, aussi... Me laisseras-tu entrer ? Allez...

Lui, *plus fort* : Je ne sais pas si je dois, cette fois ci !

Elle : Ne fais pas le sot, tu sais bien que la porte est ouverte ! Me laisseras-tu entrer ?!?

Lui : Et si je dis non ?

Elle : Il est certain que nous n'aurons aucune chance de nous embrasser ou de nous embraser !

Il referme son carnet, se verse un dernier verre, range la bouteille.

Lui : Peut-être que ça serait mieux !

Elle : Ou pas !

Lui : Vous rendez-vous compte du nombre de fois où vous avez dit « ou pas » dans notre conversation ? Si nous étions en train de jouer la comédie, je suis certain que la pièce s'appellerait « ou pas ».

Elle : Non, moi je suis certaine qu'elle s'appellerait : « Embrassez-moi ou Embrasez-moi ».

Il renifle son verre, boit une gorgée, ses mains tremblent plus qu'au début.

Elle : Alors ? Me laisseras-tu entrer ?

Il regarde face public, le point imaginaire où il a posé le cadre... et revient assez penaud à cour.

Elle : J'attends !

Lui : Bon... bon ! Entrez...

Elle entre majestueuse et fière, si possible recouverte d'une cape noire. Elle est altière.

Lui, *bêtement* : Vous avez froid ?

Elle : Non, mais je suis bientôt sur le départ. Et dis-moi « tu », j'insiste. C'est bientôt la fin, après tout...

Elle s'approche du bureau, droite, et continue à le dominer.

Lui : Ah.

Elle : Ne vas-tu rien faire pour me retenir ?

Lui, déglutissant : Si vous avez vraiment à y aller et... et sans moi, je ne vais pas vous forcer.

Elle s'assied, très digne, sur le rebord de la table.

Elle : Ça serait quand même dommage, non ?

Lui : Oh, vous savez... J'aurais toujours le temps de retrouver une autre femme qui correspondrait à mes fantasmes... Et tant pis pour l'animus anima. Il n'a pas forcément été écrit que j'étais fait pour ça dans cette vie ci.

Elle, se penchant un peu : Alors, la « dernière » hypothèse : qui suis-je ?

Lui : Est-ce qu'on doit vraiment mettre des mots là-dessus ?

Elle : Pourquoi ? Tu espères y échapper si tu ne mets pas les mots dessus ?

Lui, bredouillant : Peut-être.

Elle : Allons, qui pourrait-y échapper, même sans mettre les mots dessus ?

Lui : Euh.

Elle : Qui ?

Lui, risquant le tout pour le tout : Ben... moi.

Elle : Toi ?

Lui, reprenant un peu d'assurance : J'ai la prétention d'avoir un certain ego. Vu tous les trésors que vous avez déployés jusqu'à présent pour m'atteindre, la découverte de l'âme, le fait de se rejoindre, le fait d'accepter la maladie, pour finir dans cette confrontation, c'est que je dois être sérieusement en déni. Et allez savoir quelle force de la volonté je possède. Peut-être puis-je vous dénier vraiment.

Elle : J'aime beaucoup quand tu parles de trésors.

Lui : Je dois avouer que c'était quelque chose... Le coup de la comédienne, pour parler de l'âme, bravo. Et la fusion, le fait qu'on doive se rejoindre, non, je clapote.

Il tape dans ses mains.

Elle : Oh tu sais, on modèle en fonction des outils et de la terre que l'on a.

Lui : Je suis ravi d'être une « bonne terre ».

Elle, cynique : Ou pas.

Elle pose la main à quelques centimètres de ses doigts. Il serre les poings pour arrêter son tremblement.

Elle : Quand est-ce que tu as soupçonné ce que j'étais ?

Lui : En fait... on entend pas mal depuis ma salle de bain.

Elle : C'est sûr. Et pourquoi ne pas avoir abordé le sujet ?

Lui : Parce que j'ai pensé que vous étiez une représentation au figuré de la chose, quelqu'un envoyé pour venger ce qui est arrivé à cette allumée de Carole...

Elle : Engrosser une bourgeoise ou profiter de sa faiblesse ne mérite pas le trépas. Ne me mens pas.

Lui, penaud : C'est parce que... c'est lié avec l'accident de ma femme.

Elle : Comment cela ?

Lui : Quand ma femme a eu cet accident, il y a eu quelqu'un d'autre qui a perdu la vie. La sœur de Carole.

Elle : Oh... Et qui conduisait ?

Lui : Vous n'étiez...

Elle, insistant : « Tu »...

Lui, un peu vaincu : Tu n'étais pas... présente sur place ?

Elle : Oh non, tu penses bien.

Lui : Ben non, je ne pense pas, non. Si vous êtes, si tu es... le, la...

Elle : Si je suis le, la... comme tu dis, as-tu la moindre idée de comment cela peut fonctionner ?

Lui : Non, mais la logique voudrait que...

Elle : Je suis juste là pour toi. Je me suis habillée pour toi. Et il n'y a que toi. Tu es ta vie et moi, je suis uniquement ton éternité.

Lui : Ah bon.

Elle : Animus, anima. Il n'y a que toi et moi.

Lui : Pourtant, je pensais...

Elle : Quoi ?

Lui : Vous ne sa... tu ne sais donc pas tout sur l'accident ?

Elle : Non, mais je peux deviner. C'est toi qui conduisais, n'est-ce pas ?

Lui : Pas tout à fait, il y avait un corbeau sur la chaussée, j'ai eu le réflexe de donner un coup de volant alors que ma femme conduisait et on s'est pris un platane, de l'autre côté de la route.

Elle : Et comment l'autre femme est-elle morte ?

Lui : Il y avait de la brume, notre voiture débordait. Elle n'a pas eu le temps d'éviter.

Elle : Et c'est ce deuxième choc qui a tué ta femme ?

Lui : Je ne sais pas. Je n'ai eu le temps que de m'extirper moi et de plonger quand la voiture est arrivée.

Elle retire sa main, se lève, va prendre la bouteille de whisky et se rassoit. Il regarde la bouteille.

Elle : Et l'accident et le doute ont augmenté ta consommation ?

Lui : Les doutes.

Elle : C'est-à-dire ?

Lui : J'étais relativement saoul quand on a eu l'accident. Peut-être qu'il n'y a même pas eu de corbeau. Je me suis réveillé en sursaut, j'ai vu le corbeau, j'ai paniqué et peut-être que...

Elle caresse légèrement la bouteille avant de la poser à plat.

Elle : Que tu as tout imaginé.

Lui : Oui.

Elle fait un peu rouler la bouteille.

Elle : Alors, peut-être que ton hypothèse du songe était la bonne tout à l'heure et qu'elle s'accorde avec les miennes.

Lui : Vous voulez dire que... que...

Elle : Va savoir ce qui te tue en ce moment, le coma prolongé après l'accident et le foie explosé qui a fini par lâcher, l'alcool qui t'a grillé des organes vitaux, un poison offert par cette Carole ou sa famille pour venger le tort que tu leur avais causé... Toujours est-il qu'il est facile d'imaginer que tu sois, effectivement, dans un coma brumeux en train de rêver.

Lui : Mais enfin, je...

Elle : Il y a quand même des tas de trucs bizarres, tu ne trouves pas ? Rien que cette idée des séances d'un quart d'heure uniquement avec des femmes qui t'intéressent... Franchement dis... Tu n'as pas l'impression de vivre un fantasme ?

Il regarde le cabinet, puis le public...

Lui : Rêver...

Elle : Oui.

Lui, revenant sur elle : Mais alors quel serait votre... euh... ton rôle dans le rêve, si on n'est pas en vrai ?

Elle : Le réel n'est que la manière la plus commune de percevoir, crois-tu que le « vrai » soit plus « juste » que le rêve ? Les rêves ne sont-ils pas réels au moment où on les vit ? Et ta vie, juste ta vie, ne serait-elle pas aussi un rêve ?

Lui : Tu... tu tombes dans les clichés.

Elle : Tu aimes les clichés.

Lui : Moins que toi.

Elle : Ce qui doit être fait ou dit, doit être fait ou dit. Je fais les choses parce que je suis obligée.

Lui, se redressant et désignant le public : Est-ce qu'il n'y a pas une chance pour qu'on s'arrête à vo... ta première hypothèse et que tout cela ne soit qu'une comédie ? Que nous ne soyons que des acteurs et que tu puisses me sortir du rôle ?

Elle : À ton avis ?

Elle le rejoint à pas feutrés, se pose légèrement derrière lui, pour pouvoir lui souffler dans l'oreille.

Lui, lui jetant un petit coup d'œil : Mon avis ?

Elle : Oui, je te le demande.

Lui, s'écartant pour tourner un peu en rond : Eh bien, je ne sais pas, on pourrait demander à ton public imaginaire quelle fin il préfère.

Elle : Sauf que, s'il n'y a pas de public, il n'y a plus que trois choix.

Lui : Tu as vu quelqu'un tout à l'heure, tu as prétendu l'amener sur scène. Demande lui, ou à ceux qui sont à côté de lui, quelle fin ils préfèrent.

Elle : Entre ?

Lui : Mais vous... tu sais bien : une comédie, l'animus-anima, la psychiatre ou la faucheuse.

Elle : Ah... fau-cheu-se.

Lui : Oui.

Elle : Le « mot » est dit.

Lui : Pourquoi ? Tu... tu préfères « coupeuse de fils » ?

Elle : Je n'ai pas de préférence, je constate juste que tu choisis ta fin.

Lui : Non, je ne choisis pas.

Elle : Si, tu as synthétisé tout ce qui est.

Lui : Comment ?

Elle : Et si j'étais simplement ton anima, à la frontière de ta mort, qui venait te chercher, pour que les âmes derrière ces corps de chair s'unissent ?

Lui : Et si tu étais la femme dans cet accident ? La sœur de Carole ?

Elle : Comment s'appellait-elle ?

Lui : Ludivine...

Elle regarde face public.

Elle : Ludivine, l'amie du peuple en germain. Il y a de l'idée, mais...

Lui : Mais quoi ?

Elle : Mais je ne sais pas moi non plus qui je suis.

Lui : Comment ?

Elle : Si tu crois que c'est facile d'être tout à la fois : un anima, entre la vie et la mort, et peut-être ta victime dans cet accident et la fau-cheu-se, comme tu dis.

Lui, tendant la main vers le public : Eh bien demande au public ce qu'il en pense alors.

Elle regarde le public et va se placer à nouveau derrière lui.

Elle : Il n'y a plus de public, je te dis...

Lui : Pas de public ?

Elle : On a déjà convenu que ce n'était qu'un subterfuge pour te permettre de prendre conscience de la réalité de l'âme et des faux-semblants.

Lui : Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Elle : Tu le sais très bien. L'âme guérit l'âme. Je crois que tu as la clé depuis le début.

Lui : J'ai la clé ?

Elle : Oui. Mais peut-être étais-je comme toi, avec la peur de me dissoudre, moi aussi, d'être emportée par le vent infini et de disparaître dans la lumière de l'astre.

Lui, après un regard intense : D... Dieu existe ?

Elle : Je ne sais pas.

Il lui jette un coup d'œil à nouveau.

Lui : Et là, maintenant, tous les possibles que tu es, avez-vous peur ? Tu semblais sûre de toi tout à l'heure...

Elle : Je viens de te le dire. Oui, j'ai peur, depuis que tu as compris.

Lui : Peur que je refuse cela ?

Elle : Que deviendrais-je ?

Lui : On se retrouverait dans quelques années, quand mon foie aurait fini de confire autour de mon amertume et que ma raison serait enfin faite...

Elle : Oui, mais serais-je la même ? D'autres histoires, d'autres femmes et un autre visage pour ton anima.

Lui : En même temps...

Elle : En même temps, quoi ?

Lui : Eh bien, je pourrais m'en contenter...

Elle : Pourquoi ?

Lui : Parce que tu viens de me dire que je pourrais avoir d'autres animas.

Elle : Jamais aussi grands que moi.

Lui, chantonant pour se moquer un peu : Notre union serait éternelle dans un paradis artificiel.

Elle, dans un souffle : Dans un baiser...

Il se retourne pour la regarder. Elle est vraiment belle. Fragile et forte à la fois. En demande et en nécessité.

Lui : C'est ça la clé ?

Elle : Bien sûr.

Lui : Le baiser de la...

Elle : Mort...

Ils se dévisagent. Il approche d'elle. Très près.

Lui : Comment ça marche ?

Elle : Ce que je ressens, c'est qu'il faut avoir envie, tous les deux. Sinon nos âmes ne s'uniront pas.

Lui : Et si je n'en ai plus envie, si je ne veux plus, qu'advient-il de toi ?

Elle : Je serais peut-être incarnée dans cette enfant que va avoir Carole, ma sœur, je m'appellerais sans doute Ludivine et je ferais tout pour te retrouver.

Lui : Tu serais capable de devenir ta nièce pour me rejoindre ?

Elle : Oui.

Lui : Je croyais que tu n'avais aucun souvenir du passé ?

Elle : Près de toi, je me souviens.

Lui : Moi pas.

Elle : Parce que tu es encore en vie.

Lui : Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas en train de me mentir ?

Elle : Rien. Tu dois avoir la foi.

Lui, plaisantant et rompant le charme en se massant le ventre : Le foie, tu veux dire.

Elle, impérieuse : Je te veux.

Silence, grande tension Éros et Thanatos...

Lui : Au moment où je vais te toucher, je vais mourir, c'est ça ?

Elle : Être éternel.

Lui : Pourquoi embrasser alors ?

Elle, souriant : Parce que c'est plus doux et que tu as les lèvres délicates et peu envahissantes.

Lui : Mon choix se résume au fantôme de la femme que j'ai tuée et qui aurait dû être mon anima ou à la fille que j'ai fait à la sœur de cette dernière ?

Elle : Non, ton choix se résume à qui tu veux être.

Lui, *regardant le public comme pour chercher une voie de sortie* : Je ne voudrais surtout pas être celui qui fait attendre le public.

Elle : Nous sommes le public, nous sommes l'infini.

Il la regarde, se tourne vers le public puis se met face à Elle. Il tend les mains vers ses bras, il tremble mais ne la touche pas. Elle l'observe avec des grands yeux.

Lui : Vous... tu ne veux pas qu'on s'approche du canapé ?

Elle : Pour quoi faire ?

Lui : Ben... si jamais on tombe ?

Elle : Quelle importance ?

Il regarde par terre.

Lui : Oh ben quand même, ça ferait sale. Déjà qu'on risque de se vider partout une fois mort.

Elle : Quand arrêteras-tu de faire l'idiot ?

Leurs regards forment un pont. (Fin alternative 1= Noir...)

Fin numéro 1 : Eros et Thanatos.

Lui : Bon...

Un sourire se dessine sur leurs visages.

Lui : Il faut qu'on le fasse en même temps ?

Elle : Oui. On assez attendu comme ça, non ?

Lui : Oui.

Elle : Pas de regret ?

Lui : Non. Je vois déjà les étoiles qui dansent dans tes yeux.

Elle : L'étoile, il n'y en a qu'une. Toi et moi.

Autres sourires. Ils se laissent lentement glisser au sol.

Lui et Elle : Embrasse-moi.

*Ils s'embrassent, s'enlacent et tombent, un jeu avec la cape est possible pour recouvrir Elle et Lui. **Noir**.*

*OU : **Noir**, sans qu'on les voit s'embrasser.*

Fin numéro 2 : Animus Anima

Lui : Bon...

Un sourire se dessine sur leurs visages.

Lui : Il faut qu'on le fasse en même temps ?

Elle : Oui. On assez attendu comme ça, non ?

Autres sourires. Ils se laissent lentement glisser au sol.

Lui et Elle : Embrasse-moi.

*Ils s'embrassent et s'enlacent. Puis se dégagent légèrement de leur étreinte.
[Le même jeu qu'en 1 est possible, et c'est sous cape que commence la réplique suivante.]*

Lui : Hum, tu as mangé de l'ail à midi ?

[Ils se dégagent de la cape.]

Elle : Parle pour toi, tu as l'haleine vraiment chargée. On dirait un phoque.

Lui : Ben eh. Avec la peur que j'avais que tu sois la Mort.

Ils regardent partout autour d'eux.

Elle, déçue : C'est bizarre.

Lui, cynique : Oui, j'ai comme l'impression de ne pas être aussi « léger que le vent et de ne pas pouvoir rejoindre l'Astre ».

Ils se regardent à nouveau...

Lui : Tu as vraiment cru que tu étais la Mort ?

Elle : Je me suis prise au jeu. Mais l'animus anima, ce n'était pas un mensonge.

Lui : Ouais, enfin, c'est pas un grand choc. Dans l'histoire du baiser, il y a quand même eu mieux entre toi qui as mangé de l'ail et moi qui ai bu comme un salaud.

Elle : Les petits ruisseaux font les grandes rivières. Nous nous sommes retrouvés, c'est déjà ça, non ?

Lui : Hum. Rembrasse-moi, voir.

Ils le font. Puis se détachent.

Elle : Ce... c'était mieux cette fois ci, non ?

Lui : Oui.

Elle : Et là, que ressens-tu ?

Lui : Même si t'es peut-être qu'un fantôme, j'ai envie de te faire un enfant.

Elle : Maintenant ?

Lui, souriant : Non, viens, je te paye un café d'abord, enfin... si ça existe là où on va.. C'est un peu la moindre des choses, non ?

Elle : Oui, ça serait mieux.

Ils se prennent par les bras et sortent. On les entend encore hors champ.

Elle : Finalement...

Lui : Quoi ?

Elle : Embrasse-moi, encore....

Fin numéro 3 : L'inversion (en remplacement de la 1)

Lui : Bon... Est-ce que vous... tu pourrais au moins fermer les yeux ?

Elle : Pourquoi ?

Lui : Ça m'intimiderait moins.

Elle : Je saurai si tu tentes de t'enfuir.

Lui : Non, rassure-toi, je ne m'enfuirai pas.

Elle : Bien.

Elle ferme les yeux. Il fait un pas chassé vers le bureau, saisit la bouteille de whisky et se rapproche à pas feutrés.

Elle : Qu'est-ce que tu fais ?

Lui : Je cherche un bonbon à la menthe, avec tout ce que j'ai bu, je dois avoir une haleine de phoque.

Elle : C'est juste un baiser.

Lui, se rapprochant : Bon d'accord.

Il l'assomme. Elle s'effondre. Il regarde le corps puis sa bouteille. Il va à son bureau et note sur son carnet.

Lui : Acheter des gants... une grosse bâche et... une pioche.

Il regarde sa bouteille de whisky, puis le cadre imaginaire où il aurait mis le tableau de sa femme.

Lui : Ah oui... racheter une bouteille de whisky et un billet pour la Belgique.

Il arrache la feuille, enjambe le corps, passe au-dessus, s'arrête, la regarde.

Lui : Penser à changer de psychiatre. (*Il ricane.*) Ou alors... Penser à arrêter de boire. *Rire.* Arrêter de boire. (*Nouveau rire, avant un soupir.*) Ou me « réveiller », enfin...

Puis il sort à cour en se mettant à siffler, fredonner ou chanter ce n'est qu'un au revoir mes frères.

Noir. *Fin, sauf si on fait la fin numéro 4.*

Fin numéro 4, prolongement de la 3 : L'enfer.

Pendant qu'il sort, elle se relève. Droite. Fièr. Elle regarde à jardin.

Lui, hors champ : Ben ?

Elle : Perdu dans les limbes, il ne revit jamais la mort ou son âme sœur, ayant fait le mauvais choix.

Lui, criant hors champ : Mais c'est fermé, il n'y a rien derrière la porte, il n'y a rien !

Elle sort à cour ou, mieux, dans le public, laissant éventuellement sa cape si c'est possible.

Lui : Oh, y a quelqu'un ? Ouvrez ! Ouvrez ! Ouvreeeeeeez !

Il revient dans le champ, hagard, affolé, pleurnichant.

Lui : Ouvrez... Ouvrez !!!

Il s'effondre en se roulant dans la cape, gémissant.

Lui, dans un souffle qui s'éteint : Embrasse-moi...

Noir. *Fin, sauf si on continue en 5*

Fin numéro 5, prolongement de la 3 et 4 : Embrassez-moi

Elle revient, il est allongé sanglotant. Elle reste à extrême cour. Il redresse la tête.

Elle, en l'appelant des mains : Finalement... Embrasse-moi.

Il se redresse, revêtu du manteau...

Lui, bredouillant : Me pardonneras-tu mon geste ?

Elle : Me pardonneras-tu le mien ?

*Même geste de la main, elle l'appelle. Comme une ombre, il avance en levant la cape et la rejoint à Cour où elle l'emporte à jamais. **Noir.***

Dédié à Clarisse, Montserrat, Jenny et Aurore (et aussi à William Adolphe Bouguereau)...

Dédié aussi à mon fils Aoden, eh, puisqu'il est là maintenant :)

Dédié également à tous mes camarades de la compagnie Maleluka.

Notes de l'auteur sur le nombre de fins possibles à partir du bas de la page 78. La clé est de laisser le choix au metteur en scène de l'histoire qu'il a finalement exposée aux spectateurs. Cela peut aussi permettre de proposer des petits « bonus » pendant les rappels (s'il y en a). L'intention première est évidemment la fin 1 qui peut être coupée comme on veut à “Quand arrêteras-tu de faire l'idiot ?”. Mais un peu de cynisme final (ah la fin 4...) peut totalement créer une sensation de chute plus ou moins glacée selon l'option retenue.

Écourter la pièce : pour ceux qui préféreraient un texte plus court (c'est pas facile, à la relecture vous verrez que de nombreux petits détails des premières scènes donnent les clés des suivantes), l'auteur a travaillé à une version où vous pourriez vous débarrasser du surligné en jaune (Une dizaine de minutes de gain)
Surlignée : [http://www.lapagedujour.net/novels/embras\(s\)ez-moi2.pdf](http://www.lapagedujour.net/novels/embras(s)ez-moi2.pdf)
Base : [http://www.lapagedujour.net/novels/embras\(s\)ez-moi.pdf](http://www.lapagedujour.net/novels/embras(s)ez-moi.pdf)

Ebatbuok, décembre 2012 – mai 2016 – février 2018

Un peu plus sur l'auteur ? :

Mail : (ebatbuok@gmail.com)

Site : <http://www.lapagedujour.net>

Facebook : <https://www.facebook.com/ebatbuok>

Blog : <http://lhommequiavulhomme.blogspot.fr/>

Lulu : <http://www.lulu.com/shop/ebatbuok/embrassez-moi/paperback/product-23516208.html>

Quoi ? Oui, c'est tout :)

Mais je suis sûr qu'en cherchant bien, vous trouverez le nom de mes chats ou de mes autres passions :)



Illustrations : Ebatbuok (page 1), William-Adolphe Bouguereau, Virgile et Dante aux enfers (page 87) et Le jour des morts (page 3).

Oh non. Zut. C'est pas tout :)

Il reste trois pages dans la nouvelle impression.

Bon, ben alors, on tease...

Courant 2018, 2019, l'auteur essaiera de publier d'autres trucs sur Lulu.

Et puis, si vous voulez des clés pour jouer ce spectacle, oui, il y a pas mal de trucs très personnels dedans (transformés ou non) mais la clé est de considérer qu'on est libre de s'approprier le rôle de la fille dans la manière dont elle se joue de lui. Elle est ce qu'elle veut au moment où c'est utile, elle fait tout pour l'amener à la conclusion finale. J'ai voulu écrire mes deux rôles idéals, homme ou femme.

Lui est plus simple, bien que bon... Il est entre le fantasme d'être un homme séducteur que les femmes aimeraient et la réalisation qu'il a toujours utilisé l'autodérision ou un humour vaseux pour couper court à certaines choses. Son amour de l'alcool ou de l'art revient à la même chose, la sublimation des sens qu'il n'arrive d'ailleurs pas forcément à avoir dans une rencontre féminine.

En écrivant, cette pièce, j'ai eu le flash d'en faire une autre, sur Lui, où il serait confronté à plusieurs patients, pas forcément ordinaires... Je pense que ça viendra...

Habillage musical :

S'il y avait de la musique à passer à un moment dans le spectacle, les premières qui me viennent en tête sont le Boléro de Ravel, le requiem de Fauré, Heaven and Hell de Vangelis (le deuxième mouvement de Hell) ainsi que le dernier album de David Bowie. Ceci dit, je suis loin d'être un spécialiste dans le domaine musical.

La chanson de la pièce peut être écourtée, j'avais un air en tête en voulant l'écrire, je peux mettre à disposition un mp3 de la voix de la comédienne qui a fait une jolie improvisation dessus.

Vraiment, ne pas hésiter à contacter par Mail ou sur FB.

Ah si.

Une dernière chose...

Je sais, c'est cliché...

Embras(s)ez-vous...

La vie est si courte...

:)